

LA REVUE DU CAIRE

لا ريفي دي كير

SOMMAIRE

	Pages
A. ROLLAND DE RENEVILLE	Sur Stéphane Malarmé 179
JULIEN BENDA	Qu'est-ce pour une Oeuvre que Rester ? 185
J. DAUMAS	L'Alpinisme en Egypte 190
ROGER ARNALDEZ	Deux contes du folklore Albanais... 201
LÉON TREICH	Un raté de Génie 210
RAOUL AUDIBERT	Les Professeurs de l'enseignement supérieur en France 214
VLADIMIR VIKENTIEV	Le Retour de la Fiancée de Givre ... 219

CHRONIQUES

PIERRE DESCAGES.....	Le Double Monde Stendhalien ... 247
BERNARD CHAMPIGNEULLE	La Création Artistique 251
JEAN-LOUIS BRUCH	Une Exposition de livres illustrés ... 256
RENÉ DUMESNIL	Quelques récents travaux de musicologie 260

rdc

EGYPTE : 12 PIASTRES

IMPRIMERIE R. SCHINDLER—LE CAIRE

PEUGEOT

“203”

The word "Peugeot" is written in a white, stylized, cursive font. It is set against a dark, textured, horizontal banner that has a rough, torn-edge appearance. The banner is centered on the page.

G. PAVID & Co.

RUE ELFI BEY

LE CAIRE

L'AIR LIQUIDE

SOCIÉTÉ ANONYME

DIRECTION GENERALE DU PROCHE-ORIENT

2, RUE CHAGARET EL DOR — TEL. 59082-3

USINES & DEPOTS :

LE CAIRE, R.C. 24—ALEXANDRIE, R.C. 461—
PORT-SAID, R.C. 74 — SUEZ, R. C. 19 —
ASSIUT, R. C. 93 — TANTA, R. C. 27917

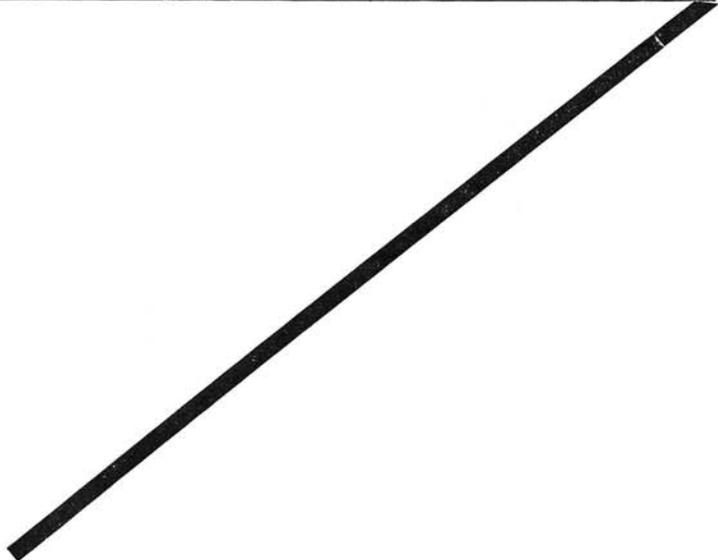
OXYGENE — ACETYLENE DISSOUS
CARBURE DE CALCIUM — AZOTE-
HYDROGENE — AIR COMPRIME
SEC — AMMONIAQUE ANHYDRE
ARGON TECHNIQUE

*ARGON PUR, NEON, KRYPTON, HELIUM
PROTOXYDE D'AZOTE, EAU OXYGENEE.*



TOUS MATERIELS ET ACCESSOIRES DE SOUDURE
OXYACETYLENIQUE, D'OXYCOUPAGE DE SOUDURE
ELECTRIQUE, DE METALLISATION.

The Land Bank of Egypt



ÉTABLISSEMENT HYPOTHÉCAIRE ÉGYPTIEN

AIR FRANCE



en font

4

Exclusivités

HOSPITALITÉ
CUISINE
INSTALLATIONS
APPAREILS

UN SERVICE DE QUALITÉ

Renseignements :

LE CAIRE : 2 Midan Soliman Pacha et
Imm. Shepherds-Tél. 41895, 45670, 49677

ALEXANDRIE : Rue Fouad- Tél. 21257
et toute Agence de Voyages reconnue

LA REVUE DU CAIRE

SUR STÉPHANE MALLARMÉ

L'on vient de célébrer en France le cinquantenaire de la mort de Stéphane Mallarmé qui s'éteignit à Valvins, près de Fontainebleau le 9 Septembre 1898. Henri Mondor, le biographe du poète a retrouvé et publié les émouvantes lignes que Mallarmé traça à l'intention de sa femme et de sa fille, la veille de sa mort, alors qu'il avait déjà été saisi d'une crise de paralysie de la glotte : "Le spasme terrible d'étouffement subi tout à l'heure peut se reproduire au cours de la nuit et avoir raison de moi. Alors vous ne vous étonnerez pas que je pense au monceau demi-séculaire de mes notes, lequel ne vous deviendra qu'un grand embarras ; attendu que pas un feuillet n'en peut servir. Moi-même, l'unique pourrais seul en tirer ce qu'il y a... Je l'eusse fait si les dernières années manquant ne m'avaient trahi. Brulez, par conséquent : il n'y a pas là d'héritage littéraire, mes pauvres enfants. Ne soumettez même pas à l'appréciation de quelqu'un : ou refusez toute ingénérce curieuse ou amicale. Dîtes qu'on n'y distinguerait rien, c'est vrai du reste, et vous, mes pauvres prostrées, les seuls êtres au monde capables de respecter toute une vie d'artiste sincère, croyez que ce devait être très beau".

L'on sait que la volonté de Mallarmé fut respectée par les siens, et que seul échappa à l'autodafé le manuscrit inédit d'*Igitur*. Cependant une surprise attend le lecteur qui aborde les *Oeuvres complètes du maître*, publiées en 1945 dans la collection de la Pléiade(1) par les soins d'Henri Mondor et de Jean Aubry : comment n'éprouverait-il pas de l'étonnement, en effet, en constatant que cet écrivain rare qui se cantonnait dans des recherches d'alchimiste, et n'acceptait de recueillir dans son creuset que les éclats aigus d'un astre éclaté en voie de perpétuelle recomposition, ait pu nous laisser une matière écrite si considérable que le volume dans lequel elle est recueillie apparaisse deux fois plus important que celui des oeuvres poétiques de Verlaine, et trois fois plus épais que celui qui contient les *Essais* de Montaigne ? Devons-nous réviser notre opinion sur l'art mallarméen, et considérer le maître de l'allusion et de la concision extrême comme un poète abondant ? Non. Lorsque l'on ouvre le gros livre de la *Pléiade*, l'on constate que le centre de l'oeuvre mallarméenne proprement dit ne comporte que peu de feuillet Les *Poésies*, *Igitur*, et *un Coup de Dés* ne cessent de constituer les étapes d'une pensée qui préserve dans son développement un mystère que nul ne peut prétendre avoir entièrement percé. Ce centre tient dans les *Oeuvres Complètes* une place matériellement minime, et si les autres parties du volume sont passionnantes, et peuvent nous amener à mieux pénétrer les énigmes à la fois brûlantes et glacées d'une des plus hautes aventures spirituelles qui aient jamais été vécues, elles sont en elles-mêmes secondaires par rapport au but que se proposait leur auteur, à part peut-être les sublimes traductions des poèmes d'Edgar Poe.

Mondor et Aubry nous présentent tout d'abord des Poèmes d'enfance et de jeunesse dont la plus ancienne date de 1858. Il est intéressant d'assiser à

travers eux à la lente éclosion du génie. Mallarmé, lors de ses premiers essais littéraires, se fait écolier, et imite Lamartine et Hugo, comme devait le faire Rimbaud dix ans plus tard. Mais l'on pressent dans certains de ses vers l'inimitable musique de ses poèmes à venir :

Loin, derrière les flots, rêvant au lis glacé...

Parfois même telle image qui termine un poème écrit dans le style lamartinien n'est que la préfiguration de celle qui éclatera, totalement découverte, dans une pièce de la période intermédiaire. En 1859 Mallarmé écrit dans le long poème intitulé *Sa fosse est fermée*.

*Cette nuit pour demain a filé mon linceul !
Couche m'y sombre mort, je ne sais vivre seul !*

Et à la fin du sonnet *Angoisse*, écrit à Tournon en 1864, nous lisons :

*Je fuis, pâle, défait hanté par mon linceul,
Ayant peur de mourir lorsque je couche seul.*

Bien que le sens ait varié, l'on perçoit dans le mouvement l'atmosphère et l'identité des rimes, que nous assistons ici à la naissance et à l'épanouissement d'une même réalité poétique.

Dans la seconde partie des poèmes d'enfance, l'on voit le jeune Mallarmé découvrir Baudelaire et s'efforcer de marcher dans ses pas.

*Dans un faubourg où vont les caravanes
De chiffonniers se battre et baiser galamment
Un vieux linge sentant la peau des courtisanes
Et lapider les chats dans l'amour s'abîmant...*

Bientôt l'originalité mallarméenne s'insinue dans le simple démarcage baudelairien, l'exclut, et finale-

ment brille seule. Et nous arrivons aux *Poésies* dont une part (celle qui va : du *Guignon* à *Hérodiade*) est encore teintée de baudelairianisme.

L'originalité de Mallarmé, lorsqu'il aura trouvé sa manière, consistera dans un langage et dans une mythologie commandés par une philosophie de la Poésie qu'il a lentement élaborée. Baudelaire entremêlait dans son art la musicalité racinienne, dans le rayonnement de laquelle éclatent ses moments d'élévation, et la sonorité sourde et amortie de Boileau, dont l'instrumentation verbale lui servait à exprimer les instants de chute, d'asservissement à un monde oppressif.

Ces mouvements n'échapperont pas à Mallarmé qui prolongera les recherches de son maître, les épanouira et les transposera.

Dans les premières *Poésies* directement soumises à l'influence baudelairienne, Mallarmé usera de ce savant mélange de mots rugeux, d'expressions sèches, de formules alourdies, au moment de décrire les formes du monde sensible, et de vocables subtils, de termes rares, de paroles allégées de leur substance, lorsqu'il s'agira de provoquer dans le poème l'intrusion des réalités spirituelles. Mais bientôt il ne conservera de la leçon de son grand prédécesseur que la part la plus secrète de son message, celle qui se fait jour dans le sonnet des *Correspondances*. Il ne s'agira plus pour lui d'exprimer l'objet, mais la sensation qu'il entraîne, de "peindre non la chose, mais l'effet qu'elle provoque". Il visera à ce que "dans le poème, les mots qui déjà sont assez eux pour ne plus recevoir d'impressions du dehors—se reflètent les uns sur les autres jusqu'à paraître ne plus avoir leur couleur propre, mais n'être que les transitions d'une gamme".

Un tel effort pour abolir l'espace entre les mots, créer un vocable neuf à l'aide de mots qui composent le vers (conçu lui-même comme une entité verbale unique) devait aboutir à la création poétique la plus étrange, et la plus originale que la Littérature française ait connue. Elle s'accompagnait nécessairement d'une philosophie de la Poésie, et nous touchons là au point le plus délicat le moins exploré de l'énigme mallarméenne.

Dans l'état actuel de nos connaissances, il semble que Mallarmé soit parti d'une méditation sur le mot pour construire son système. Si pour lui le monde devait se terminer par un Livre, c'est qu'il avait commencé par une Parole. Le vocable humain ne pouvait prétendre retrouver son identité d'essence avec la Parole divine que s'il se dégageait du Hasard, dont le règne avait créé la multiplicité des langues, et détourné le mot de son pouvoir créateur pour lui faire prendre une simple valeur d'échange. Selon une telle conception, la Création, restée en suspens, attend que le poète délivre le mot du Hasard, achève l'univers, puis le dissolve et par son acte fasse à nouveau régner l'Absolu. Au deux pôles de l'œuvre mallarméenne l'on trouve *Igitur* et *Un coup de Dés*. Les œuvres qui s'intercalent entre celles-ci n'étaient pour leur auteur que des "études en vue de mieux, comme on essaie les becs de sa plume avant de se mettre à l'œuvre." La première, qui n'est qu'esquissée, admet la possibilité du suicide philosophique du poète, ce fils des Elohim (Elbehnon) qui entraîne l'univers dans sa perte, tandis que la seconde, préfiguration de l'œuvre, conclut avec amertume à l'impossibilité pour la pensée humaine d'abolir le Hassard. Elle ne peut prétendre, selon la conviction dernière de l'auteur, qu'à retrouver la part de puissance verbale qui doit lui permettre de créer une constellation nouvelle "aussi loin qu'un

endroit fusionne avec l'au-delà." Une œuvre qui se meut à une telle hauteur, tant par sa conception que par la forme dans laquelle elle nous apparaît, remet le monde en question à chacune de ses phrases et n'a rien à faire avec la conception du "poète enfermé dans sa tour d'ivoire" que l'on a stupidement tenté d'avancer à son propos, comme à propos de toute recherche désintéressée.

A. ROLLAND DE RENEVILLE

QU'EST-CE POUR UNE ŒUVRE QUE RESTER ?

Je crois que la plupart de mes contemporains admiratifs de la littérature contemporaine ne sont nullement certains qu'on lira dans trois siècles les *Nourritures terrestres* ou les *Regards sur le monde actuel* comme on fait de nos jours le livre de la Bruyère ou les *Pensées* de Pascal ; qu'on agréera *Narcisse* ou la *Jeune Parque* comme nous savons par cœur telle pièce de Ronsard, voire de Charles d'Orléans ; qu'on jouera les *Mains sales* ou l'*Annonce faite à Marie* comme présentement l'*Ecole des femmes* ou *Polyeucte*. Je risquerais même qu'ils admettent au fond de soi que les gloires ici en cause pourraient bien dans trois siècles, voire bien avant, n'intéresser que les érudits, comme aujourd'hui tel barde du Moyen-Age ou tel joyau de l'hôtel de Rambouillet. Mais ce que j'ose affirmer, c'est qu'ils n'en conviendront pas.

Pourquoi ?

Parce que toutes les époques veulent avoir de grands hommes ; c'est une forme de l'amour—peut-être nécessaire—qu'elles se portent à elles-mêmes. Ajoutons que, par un mouvement très naturel, elles les proclament d'autant plus grands qu'au fond elles sentent qu'ils le sont moins ; Claudien fût fêté par son temps comme ne le fut point Virgile ; Callimaque à joui d'une gloire qu'ignorèrent Sophocle et Platon ; Valéry fut le centre d'un hosanna que ne con-

nurent Gœthe ni Victor Hugo. Rappelons - nous le mot de Barrès : “Certains parviennent aux plus hautes places ; ce n'est pas que leur mérite les y marque, c'est qu'il faut absolument que ces places là soient occupées.” Et, de fait, tel qui n'est qu'honorable est promu “grand poète”, tel autre “profond penseur” parce qu'il faut à tout prix que son équipe ait un grand poète, un profond penseur. Delille eut des obsèques nationales, parce qu'il faut coûte que coûte que le corbillard de l'Etat soit occupé.

A ce propos une remarque. On dénonce à son de trompe les critiques qui méconnaissent de grands hommes de leur temps : Baudelaire, Rimbaud, Bizet, Manet, Gauguin, César Franck. On ne dit rien de ceux qui dressèrent un socle à de faux-dieux : Thomas Corneille, Saint-Lambert, Casimir-Delavigne, Meyerber, pour ne parler que des morts.

Cette volonté des générations d'inventer de grands hommes si elles n'en ont pas se voit sur tous les plans. La journée de Louis-Philippe, résolue d'avoir un grand homme de guerre à opposer au vainqueur d'Austerlitz et d'Iéna, déclara tel le maréchal Bugeaud, héros de la bataille de l'Isly, qui avait fait douze morts. Les parents pauvres existent dans tous les ordres.

Certes, il ne faudrait pas croire, que parce qu'une œuvre suscite les hourras de son époque, elle est nécessairement un feu de paille destiné à tomber. Souvenons-nous de la belle marquise prophétisant que Racine passerait comme le café. Et pourtant. Que d'œuvres portées aux nues, non pas hier, mais il y a un demi-siècle, semblent—malgré la thèse souvent exacte, de la période pénitentiaire—enterrées à jamais. Combien d'hommes de mon âge qui furent proprement fascinés par les *Nourritures terrestres*, l'*Avenir de l'intelligence*, *Antinéa*, m'avouent ayant rouvert ces livres,

les avoir trouvés illisibles. Que dire des Paul Adam, des Hervieu, des Curel, des Donnay, des Bataille, des Porto-Riche dont nos jeunes gens n'imaginent pas quelle fut la royauté il y a cinquante ans et dont ils savent tout juste le nom. O soleils descendus derrière l'horizon!

Tout cela me mène cette question : quelles sont les conditions qui font qu'une œuvre d'art est restée ?

Et d'abord, qu'est-ce pour une œuvre d'art qu'être restée? Je pose la question pour une œuvre d'art, c'est-à-dire qui consiste dans un *arrangement* de la réalité, non dans la réalité elle-même, hors de toute intrusion du démiurge, je ne la pose pas pour des œuvres comme les lettres de la religieuse portugaise, les Mémoires de Saint Simon, les lettres de Melle de Lespinasse, telle révolte de Péguy, dont leurs ferments conviendront eux-mêmes qu'elles ne sont nullement des œuvres d'art, quitte à statuer qu'elles sont bien davantage. Or je crois pouvoir dire d'une œuvre d'art qu'elle est restée quand, longtemps après sa parution, elle continue d'être lue ou écoutée par une nombreuse humanité. Les tragédies antiques, tel drame de Shakespeare, le théâtre français du XVII^e siècle, la *Princesse de Clèves*, *Manon Lescaut*, *Adolphe*, sont "restés".

Pourquoi sont-ils restés. Ici je pense surtout au XVII^e siècle français. Parce qu'ils ont présenté des mouvements de l'être humain dans leur éternité, dans ce qui intéresse les hommes de tous les temps ; mais surtout parce qu'ils les ont présentés *exclusivement dans leur éternité*, en les dépouillant autant que possible de ce qu'ils avaient de particulier à leur temps. Et ici nous mettons le doigt sur ce qui explique l'effondrement de nos susdits modernes : les Donnay, les Porto-Riche, les Bataille, ont fort bien présenté des mouvements éternels de l'âme humaine, mais ils les ont présentés— et en s'y appliquant — avec

les traits particuliers dans l'expression—j'allais dire dans la langue—particulière qu'ils revêtaient à leur époque, chose qui n'intéresse plus que les annalistes, sans parler de l'incessante irruption des "mots d'esprit" qui n'ont rien à voir avec le sujet et dont il faut bien dire à l'honneur de l'époque actuelle que le genre lui est insupportable. Une autre cause de la pérennité des œuvres d'un Molière ou d'un Racine est qu'elles font porter l'intérêt sur une idée unique, autrement dit qu'elles manifestent *l'esprit de synthèse*, cet esprit dont nos contemporains, soit par incapacité, soit par culte de la "vie" se montrent totalement dénués. (1) On ne peut se défendre de penser à la fameuse distinction de Pascal entre les esprits forts et étroits et les esprits amples et faibles, les modernes étant beaucoup plus amples que les classiques, (Proust dit beaucoup plus de chose que Racine), mais ceux-ci étant incomparablement plus forts et l'humanité semblant ne retenir que les forts. Enfin la survie de ces ouvrages tient à ce qu'ils possèdent le *style* : nous vérifions ici le cliché qu'on nous enseignait au collège : seules survivent les œuvres qui ont du style alors que les Bataille, les Porto-Riche, les Donnay *n'ont pas de style*. Ce qui ne veut pas dire que les œuvres qui ont du style demeurent—celles de nos byzantins n'en manquent certes point—si elles n'ont pas autre chose. Je crois que tous les esprits libres m'accorderont que nos maîtres de ce dernier demi-siècle (sauf Claudel) sont ingénieux, subtils, rares, précieux ; ils ne sont pas grands.

Enfin il est encore pour l'écrivain une autre façon de rester ; c'est d'être consulté par l'historien qui veut connaître l'esprit d'un temps. Je suis convaincu

(1) Dans tout ce dernier demi-siècle, je ne vois qu'une œuvre dont j'ose affirmer qu'on la jouera encore dans trois cents ans c'est *Cyrano de Bergerac*. En chercher les causes peut tenter mes lecteurs.

que, bien avant cent ans, personne ne lira plus le *Journal* de Gide, ou l'œuvre de Giraudoux, si on appelle lire ce qui advient au *Misanthrope* ou aux *Caractères*. Mais je suis certain que ces livres seront une bible pour qui voudra saisir l'état mental de la société française dans la première moitié du vingtième siècle. Il n'est pas donné à tout le monde d'être l'incarnation d'une époque.

JULIEN BENDA.

L'ALPINISME EN EGYPTE

Né en 1786, avec la première ascension du Mont-Blanc, l'alpinisme a, depuis lors, franchi divers stades.

Tout d'abord, un siècle fut nécessaire à l'homme, poussé par la curiosité et le désir, pour passer de la frayeur et de l'ignorance à la connaissance proche et familière, à la hardiesse mesurée. On assista alors en Europe à la conquête des grands sommets ; période qui s'acheva pratiquement en 1914.

Pour dépasser ce qui avait été réalisé, il fallut ensuite renouveler le jeu alpin et, entre les deux guerres, la notion d'itinéraire de voie tendit à se substituer à la cime elle-même comme but des entreprises. Cette nouvelle tendance s'accompagna du développement des procédés artificiels : usage de pitons, doubles cordes, lancers, etc... permettant de vaincre des difficultés de plus en plus grandes.

En 1939, cette seconde phase est achevée. Pratiquement, tous les grands versants, toutes les arêtes des Alpes ont été parcourus.

Aujourd'hui, dans la nécessité de renouveler l'alpinisme, deux tendances apparaissent.

La première est celle de la compétition qui, à l'exclusion de toute autre notion, implique le record : vitesse, procédés, classification en degrés des difficultés souvent recherchées pour elles-mêmes : conception purement sportive subordonnée au désir de la nouveauté à tout prix et où n'est pas sans entrer quelque vanité.

La seconde est celle de l'évasion : besoin de plus en plus impérieux de l'homme contemporain.

En définitive, au bon comme au mauvais sens du terme, la pratique de la montagne s'est vulgarisée. Les perfectionnements de la technique et le nombre toujours croissant des alpinistes se traduit par le rétrécissement des champs d'entreprises, et les massifs européens sont menacés de perdre ce caractère splendide de solitude et de mystère pour lequel ils étaient recherchés par dessus tout.

Sous peine de s'enliser dans les limites d'une conception étriquée, l'alpinisme ne peut se développer sur un plan uniquement physique et matériel : l'élément gymnastique, en dépit de son importance, ne sera jamais qu'une des composantes d'un ensemble infiniment complexe capable de satisfaire l'homme d'action, l'aventureux, l'esthète, le déiste, l'humble, l'orgueilleux, l'obsédé, le fidèle, le sage, aussi bien que le sportif et le vaniteux (1).

Certes, il y a longtemps que l'alpinisme a débordé du cadre européen, et les grandes expéditions himalayennes, caucasiennes, andaises, etc... sont une manifestation de la notion initiale de conquête des grands sommets. Mais de telles entreprises sont pratiquement prohibées à l'alpiniste ordinaire : les proportions des massifs, leur position géographique, soulèvent des problèmes physiologiques, financiers et diplomatiques qui ne peuvent être résolus qu'au profit de très rares privilégiés.

Est-ce là pour l'alpinisme un dilemme insoluble... ?

Il semble paradoxal de parler d'alpinisme en Egypte où nul sommet majeur ne frappe l'attention et où le public ignore généralement jusqu'à l'existence des montagnes de son pays. A cet égard, l'Egypte est pri-

(1) cf. "L'Alpinisme est un humanisme", par G. Sonnier - La Montagne No. 340

sonnière de la réputation trop fameuse de la Vallée du Nil.

A l'intérieur de ses frontières existent cependant des districts particulièrement adaptés à surmonter la crise qui menace aujourd'hui le sport alpin. Des splendides massifs de granit, culminant à plus de 2600m., de beaux pics isolés approchant 2200m., voilà un capital enviable, surtout lorsque ces sommités se dressent parmi des paysages d'un incomparable pittoresque et que leur approche ne présente que des difficultés modérées.

La partie méridionale de l'Isthme Sinaïtique, s'enfonçant en coin entre les golfes de Suez et d'Akaba, constitue le bloc montagneux le plus important d'Egypte. Sa renommée actuelle, faite de tradition et d'histoire, a éclipsé jusqu'ici les possibilités touristiques et alpines qu'offre cette région.

Cependant, dans un rayon de 50 kms. autour du Monastère de Sainte Katherine, situé à 1500m. d'altitude au coeur même du haut plateau central, se dressent une quinzaine de groupes montagneux se prêtant parfaitement à l'alpinisme. En général, leur accès n'offre que peu de difficultés, car il existe toujours un cône d'éboulis, une crête, une arête ou un couloir praticable jusqu'au sommet, et le grimpeur peut, sans grand risque ni peine, y entreprendre et réussir de magnifiques randonnées.

La caractéristique de ces montagnes est d'être formées en majeure partie de roches ignées : granit ou gneiss roses ou rouges, de compacité et de tenue parfaites, coupées par un double réseau entrecroisé de dykes ou filons parallèles, qui présente l'aspect d'un gigantesque épervier aux mailles verdâtres lancé sur la houle pétrifiée du massif. Ces dykes, qui ne respectent même pas les plus hauts sommets, offrent à l'érosion des bandes de moindre résistance dont profitent bien des itinéraires d'ascension.

Dû à un pointement rocheux compensant l'effondrement des golfes de Suez et d'Akaba, le massif est crevassé de longues failles rectilignes grosso-modo parallèles à l'une ou l'autre des deux fosses qui limitent la Péninsule. Les lèvres de ces dislocations forment souvent de hautes falaises granitiques s'élançant d'un jet à plusieurs centaines de mètres, droit vers les zones culminantes. L'ascension de pareilles murailles peut présenter d'extrêmes difficultés car l'érosion les modèle de façon très particulière. La pluie et la neige sont rares au Sinaï, de sorte que les roches y sont peu soumises aux effets mécaniques d'éclatement et de dislocation dus aux alternances sans fin de glaciation nocturne des infiltrations diurnes ou au travail des glaciers. Par contre, l'action du vent, du soleil, de la température et de la rosée, provoque une désagrégation superficielle par effet chimique (déflation).

Le résultat se traduit par l'absence de cassures, fissures, ou même d'aspérités nettes, le long des parois granitiques recouvertes souvent d'une mince pellicule de roche en cours de décomposition, et qui se modèlent en gigantesques dalles quasi-verticales, légèrement bombées ou creusées. Là, on chercherait parfois en vain l'imperceptible défaut permettant la pose d'un piton. Faute d'une technique appropriée, il faut le plus souvent s'en remettre exclusivement à la bonne adhérence du rocher où ne se rencontrent que des prises arrondies.

Quoique plus rares, il existe aussi des fronts fel-sitiques. Ceux-là, par contre, sont relativement glissants et très brisés. Leur escalade, plus ou moins difficile, peut présenter de réels dangers.

Au nord de la Péninsule, on trouve des régions de grès et, dans l'Isthme Sinaïtique, une large zone calcaire moins intéressante pour le grimpeur.

La première manifestation d'alpinisme au Sinaï est, à notre connaissance, l'ascension du Gebel Oum

Shomer (Alt. 2531m.) par T.E. York et T.J. Prout en 1862, qui ont laissé leur nom gravé sur une pierre du sommet et dont une relation figure dans le premier volume de l'Alpine Journal anglais.

En dehors des pèlerins du Monastère, de nombreux visiteurs de toutes nationalités ont parcouru le massif et y ont même résidé : géographes, ingénieurs, explorateurs, topographes, géologues, archéologues, militaires, administrateurs, qui sans être essentiellement des alpinistes, n'en ont pas moins été conduits par leurs travaux le long des vallées les plus reculées et sur presque toutes les montagnes.

Il suffit de parcourir leurs écrits pour constater l'impression profonde causée par les beautés uniques du Sinaï sur des hommes qui pouvaient être indifférents ou blasés du fait de leur profession et qui, en outre, n'étaient nullement tenus d'émettre des avis esthétiques dans des rapports objectifs et strictement techniques.

Ainsi, au cours des soixante quinze dernières années, presque tous les sommets du massif ont été atteints. Les quelques rares exceptions qui subsistaient encore ont constitué, entre les deux guerres, la part des grimpeurs. Certains, comme Mr. et Mrs. Murray, ayant délaissé pour un temps leur tâche topographique, pour répondre à l'appel des cimes ; d'autres, comme Mme. Escher, par pur amour de l'escalade.

Par contre, très rares ont été jusqu'à ce jour les attaques menées contre des voies difficiles. A partir de 1938, certains essais ont été entrepris dans ce sens, mais en fait, le Sinaï constitue encore un champ vierge pour l'audace des amateurs d'itinéraires.

Le Sinaï n'est pas un désert au sens propre du terme. L'approvisionnement en eau n'y est pas plus aléatoire que sur bien des étendues glacées de la haute montagne. Le problème seulement est différent. Tandis que sur ces dernières, il faut apporter avec soi,

du combustible pour fondre la neige, il suffit, dans les massifs granitiques du Sinâï, de tenir compte des points d'eau : car l'aridité n'y est que relative. Au flanc de toutes les grandes montagnes, une lente et parcimonieuse infiltration ménage de petites sources excellentes, étagées à diverses altitudes ; et il n'y a pas d'exemple, même en période de sécheresse, où l'on ne puisse trouver de l'eau à moins de trois heures de marche. Parfois même, comme dans les Ouadis Isla, Nasb, Gharandel, Tayiba, El Ain, etc... les sources sont assez abondantes pour donner naissance à des ruisseaux permanents et, à Feiran, le débit alimente une oasis où des dattiers — cet heureux produit de l'eau et du soleil — croissent par centaines le long de cinq kilomètres.

Au voisinage des points d'eau, on rencontre souvent des potagers et des vergers. Certaines hautes vallées (Abou Touhete, Zeiwatin, etc...) en sont littéralement remplies.

Les établissements monastiques du Ve siècle sont certainement à l'origine de ces cultures, que les anachorètes avaient beaucoup développées par un patient, savant et laborieux aménagement hydrographique. Un peu partout, subsistent les ruines de leurs installations qui parfois — en particulier au voisinage du Monastère — ont été entièrement préservées.

La fertilité relative des montagnes est d'ailleurs naturellement mise en évidence par la végétation sauvage d'épineux, de tamaris et de bas buissons disséminée un peu partout et qui fournit quelque fourrage aux bêtes de somme et aux troupeaux de petit bétail et, en abondance, un excellent combustible.

Non seulement ce "désert" est relativement fertile, mais encore il est assez peuplé : détail important pour le voyageur en quête de renseignements, d'aide ou de guide. Si les Moines de Sainte Katherine quittent rarement leur Monastère, il n'est pas rare de ren-

contrer, chemin faisant, des Bédouins semi-nomades qui séjournent l'été sur les hauteurs et l'hiver dans les vallées plus basses moins exposées aux intempéries. Ce sont les descendants, toujours groupés, d'esclaves valaques et égyptiens offerts par Justinien au Monastère, lors de son édification.

Pratiquement, le voyageur ne peut se passer de leurs services : les distances sont longues, la topographie enchevêtrée, les points d'eau difficiles à découvrir. Il n'est pas à recommander d'entreprendre sans eux la moindre expédition : le "sans guide" n'a pas accès au Sinaï, et c'est à juste titre qu'ils estiment avoir droit à la petite rétribution que laisse entre leurs mains l'étranger qui veut parcourir leur domaine.

Ces "Gebelieh" ou montagnards sont, en général, d'agréables compagnons, honnêtes, intelligents, pacifiques, serviables. Parmi eux se rencontrent des guides de premier ordre qui s'adaptent volontiers à la mentalité du voyageur et à qui ne manquent, pour faire d'excellents grimpeurs, que quelques notions techniques. Leurs Sheikhs, à Abou Zenima, à Tor, au Monastère ou à Feiran, s'entremettent avec obligeance pour la fourniture d'hommes et de chameaux ; et leur noble pittoresque laisse bien loin en arrière celui d'un moderne bureau des guides.

Il n'y a pas de "refuges" au Sinaï, mais celui qui s'éloigne du Monastère, où l'on est assuré de recevoir la meilleure et la plus confortable hospitalité, trouvera souvent un abri dans un logis bédouin qui n'est parfois qu'une très ancienne hutte monastique. Ailleurs ce sera une grotte. Mais peu à peu il constatera que le sable fin des ouadis n'est pas dépourvu de confortable et que le ciel est plus souvent rempli d'étoiles que de nuages.

Certes, il pleut et même il neige parfois, et des orages d'une extrême violence peuvent, en un clin d'oeil,

remplir la vallée d'un torrent dévastateur. Mais l'alpiniste doit savoir prendre ses risques en les tempérant de précautions élémentaires et le manque d'abris organisés présente ici, en raison du climat, bien peu d'inconvénients, tout en évitant les désagréments d'une promiscuité ailleurs intolérable.

Au Sinaï, l'organisateur d'une randonnée de montagne ne doit pas espérer, s'il est curieux, se soustraire à l'obligation de couvrir de longues étapes en ne comptant que sur ses jambes et sur celles des chameaux. Certes, il pourra atteindre en automobile des centres classiques : Feiran, au pied du Serbal (2070m.) et, plus loin, le Monastère de Ste. Katherine dont les environs se hérissent de hauteurs célèbres. Mais là, pour gravir le Moussa (2285m) où la Loi fut révélée à Moïse, le Katherine (2637m.), point culminant de l'Egypte où les "Ange" transportèrent le corps de la Sainte ; le Gebel Abbas couronné des ruines d'un château (2344m.), il pourra laisser à un dromadaire le soin de le hisser le long de belles pistes. A moins qu'il ne préfère gravir les escaliers taillés dans le roc par les anachorètes de jadis.

Pour escalader, il disposera bien de quelques belles falaises de granit peu négligeables et de sommets secondaires. Mais, tôt ou tard, il ne pourra résister à la tentation de s'enfoncer dans le dédale du vaste massif dont il voit les plans successifs s'estomper jusqu'à l'horizon.

Au volant d'une voiture robuste, il pourra, par de grands ouadis, atteindre les confins de la Péninsule : Akaba, Dahab,... mais ne doit pas espérer, de la sorte, connaître le vrai visage d'un massif aussi étendu que la moitié de la Suisse.

Si, au contraire, il organise une petite caravane ; (quelques chameaux chargés des vivres et du matériel et dont les conducteurs pourvoiront avec obligeance

aux soins culinaires ; un guide...), il s'assurera une autonomie et une mobilité fructueuses.

Les chameaux élevés en montagne sont des grimpeurs tout aussi sûrs que des mulets. Tandis que les alpinistes, leur guide et peut-être quelques porteurs se dirigent droit vers les hauteurs, la caravane les contourne par des vallées plus basses pour gagner un point de ralliement où le groupe se reformera un ou plusieurs jours plus tard pour un repos et un réapprovisionnement.

Certains districts ne sont accessibles que de cette manière : les Gebels Bab, Madsous, Mouqassab, El Thebt, Sabbagh, par exemple, sont en dehors du réseau des pistes roulables. Quant à l'Ouadi Rimhan, sorte de Chamonix du massif, que longe la haute crête dentelée de l'Oum Shomer, son approche, impossible en automobile, occupe une longue journée de marche ou de chameau.

Cependant, on ne peut espérer connaître le Sinâï si l'on n'a pas exploré ces montagnes, et en particulier l'Oum Shomer : vrai paradis du rochassier, où se rencontrent tous les degrés de difficultés.

Si le point culminant couronne un couloir facile, l'ascension du troisième clocher (2400m.) n'a été réussie que deux fois et il s'écoulera encore du temps avant que la face occidentale de ce clocher : paroi verticale et lisse de plus de 100 mètres, ait été gravie.

En résumé, l'alpiniste doit s'attendre, dans ces montagnes, à effectuer de longues marches d'approche, mais à toujours découvrir une voie facile vers le sommet. Par contre, s'il s'écarte de l'itinéraire évident, il se heurtera souvent à d'extrêmes difficultés d'escalade dues aux proportions et à la compacité des roches ; difficultés tempérées cependant par l'absence d'avalanches et de chutes de pierres : la neige, la glace et le verglas étant pratiquement inconnus, et le mauvais temps rare, s'annonçant longtemps à l'avance.

Sans doute, le charme particulier de ces montagnes est-il dû à cet ensemble d'éléments. Quoique sauvages, elles ne sont point hostiles. Leur majesté surnaturelle pousse aisément au mysticisme, et l'on conçoit sans peine qu'elles aient pu servir de cadre à des événements religieux primordiaux. Les nobles traditions d'un antique passé ont pu s'y perpétuer à travers les siècles, et il ne sera jamais indifférent à l'alpiniste de se mouvoir dans une ambiance si éloignée de la vulgarité qu'une civilisation matérialiste s'attache à généraliser.

Nous nous sommes attardés à décrire le Sinaï parce que son étendue, son homogénéité et la multitude de ses sommets en font le champ alpin le plus notable d'Égypte. Mais ce pays possède d'autres montagnes où l'alpinisme peut être pratiqué avec agrément, quoiqu'elles forment un ensemble plus dispersé que les chaînes de la Péninsule.

Le Gebel Gharib, sur la rive africaine du Golfe de Suez, dresse son triple sommet à 1750m. d'altitude. Les vallées de départ étant presque au niveau de la mer, l'ascension de ce pic de granit rose est une longue et belle course. Son approche est facilitée par l'existence de l'agglomération de Ras Gharib, sur le Golfe, et d'une bonne piste roulable venant de Suez, et longeant la mer vers Kosseir.

Plus au Sud, non loin d'Hourgada, le beau massif du Gebel Shahib dresse jusqu'à 2181m. d'impressionnantes falaises de granit. De son Sommet, on découvre un panorama s'étendant sur plus de 300 Kms. depuis Qena, sur le Nil, jusqu'au Gebel Katherine du Sinaï, par delà le Golfe.

Encore plus au Sud, s'élèvent, non loin de Kosseir, le petit pic ébréché d'Abou Tiyour, le puissant Nugrus, le mont rougeâtre d'Hamata au dos de baleine, le Fal raid connu dans l'antiquité sous le nom de Pendactylus, peu éloigné de l'ancienne Bérénice et près duque-

se dresse le clocher encore inviolé du Bérénice Bodkin. Enfin, presque à la frontière du Soudan, le Gebel Elba aux flancs boisés.

Moins éloignés des grands centres, quelques massifs de moindre importance : les Galala Nord et Sud, l'Attaka, sont coupés dans le plateau calcaire Egypto-Arabe. Ils présentent vers la mer de belles falaises d'ascension parfois malaisée et du haut desquelles on jouit d'une magnifique vue plongeante sur le Golfe.

Que conclure de cet exposé sommaire, sinon que de part et d'autre du Golfe de Suez se dressent de superbes terrains d'escalade rocheuse universellement ignorés.

Alors que ces montagnes méritent largement d'attirer à elles les visiteurs étrangers, elles sont négligées même par les Egyptiens, dont seule une infime minorité pratique l'alpinisme dans son propre pays.

Et cependant, en Egypte où la chaleur règne durant une grande partie de l'année, le sport montagnard serait un délassement salutaire. Les touristes, à la suite des grimpeurs, ne tarderaient pas à constater que les monts Egyptiens — en particulier les massifs culminants du Sinaï — jouissent d'un climat exceptionnellement salubre et que la fraîcheur s'y maintient même en été. Ces districts montagneux sont enfin suffisamment vastes pour que leur charme et leur noblesse uniques ne soient pas gâchés avant longtemps par l'afflux de visiteurs incongrus.

J. DAUMAS

DEUX CONTES DU FOLKLORE ALBANAIS

Ces deux contes qu'on va lire, sont tirés de la Chrestomathie, déjà ancienne, de Dozon.

Ils sont intéressants parce qu'on y retrouve un vieux fonds indo-européen, avec un climat, çà et là, de Mille et une Nuits. Ils se sont constitués au contact de deux traditions. Ils n'en ont que plus de charme.

On remarquera qu'ils ne comportent aucune féerie proprement dite. Les actions merveilleuses s'y déroulent le plus naturellement du monde, sans problème, sans la moindre idée d'une légitimation, sans l'intervention de génies ou d'enchanteurs.

C'est l'esprit qui s'enchanté lui-même de son récit, un esprit vif et alerte, à son aise dans les saillies et les sous-entendus du style oral, riche de nuances et d'accents.

C'est l'esprit et l'univers heureux et purs de l'enfance.

ROGER ARNALDEZ.

I.

FATIMÉ.

Il y avait une fois trois soeurs. La plus jeune s'appelait Fatimé et c'était la plus belle. Les aînées sortirent un jour et demandèrent au soleil : "Soleil, petit Soleil, quelle est la plus jolie ?".

—Fatimé, dit le Soleil.

Alors elles se couvrent de verroteries et le lendemain, elles retournent consulter le soleil. Le soleil se déclare encore en faveur de Fatimé.

Les deux soeurs de méditer ce qu'il fallait faire et de se dire entre elles : "Demain, faisons comme si nous avons à aller au bois ; sortons avant Fatimé et disons lui : là où nous aurons suspendu nos gourdes, là tu nous trouveras."

C'est ainsi qu'il leur parut bon de faire, et le lendemain, elles dirent à Fatimé :

—Balaie la maison ; nous, nous irons ramasser du bois, et nous serons là où nous aurons suspendu nos gourdes.

Les deux soeurs partirent, et Fatimé, le balayage terminé, se mit en route.

Elle allait, cherchant par ci, cherchant par là, où elles avaient pu suspendre leurs gourdes. Mais elle ne trouva rien, car ses soeurs par un autre chemin étaient rentrées au logis.

Fatimé fit mille tours dans la forêt pour se retrouver, mais elle ne tomba sur aucun chemin, et la nuit

vint. Elle grimpa donc en haut d'un arbre et de loin elle aperçut une lumière qui scintillait. Elle se dirigea de ce côté et enfin, rendant grâce à Dieu, elle arriva devant une maison où elle entra.

Or cette maison-là était la demeure de quarante brigands. Les brigands volaient pendant la nuit, et le jour, ils s'en retournaient chez eux. Selon la coutume qui était la leur, ils rentrèrent à la maison ce jour-là aussi. Ayant frappé à la porte avec leurs fusils, elle s'ouvrit, ils entrèrent et ils s'assirent. Vint l'heure du repas : on dresse une table magnifique et on sert les plats. Mais en mangeant, ils s'aperçurent que la cuisine n'était pas de la main de leur serviteur. (Je crois bien, car ce serviteur avait vu Fatimé, en était tombé amoureux et l'avait chargée de préparer les plats). Les brigands dirent donc à leur serviteur :

—Tu as quelqu'un céans ?

Il ne voulait pas avouer, mais il finit par dire toute la vérité. Là-dessus, ils voulaient tous la prendre pour femme ; mais de peur qu'il ne s'élevât quelque querelle, ils la donnèrent au serviteur. Puis ils sortirent tous.

Quant à Fatimé, les quarante brigands l'aimaient comme une soeur, et ils lui rapportaient mille bonnes choses.

Or les deux soeurs vinrent à apprendre que Fatimé était en vie et mariée quelque part. Elles en furent extrêmement affligées et se résolurent à ce qu'elle meure par quelque moyen. Elles lui envoient donc un jour par une servante un collier d'or—et il était empoisonné—, afin que se l'étant mis au cou elle mourût. La servante s'en va et salue Fatimé en lui souhaitant bonne santé, comme les deux soeurs lui avaient ordonné de faire. Puis elle lui donne le collier ; en le lui donnant elle le lui passe au cou. Et aussitôt, Fatimé mourut.

Les brigands rentrèrent et tirèrent des coups de fusil pour se faire ouvrir la porte. Comme ils n'entendaient pas de réponse, ils finirent par l'enfoncer avec violence ; et ils entrèrent. Et voilà qu'en entrant, ils voient Fatimé étendue au milieu de la chambre. Et ils la secouent par ci, et ils la secouent par là ; à la fin, ils lui enlèvent le collier, et d'un souffle, elle ressuscita. Alors elle leur raconta de quoi elle était morte, et à ce récit ils lui recommandèrent de ne rien accepter une autre fois de ses soeurs.

Mais le lendemain, quand les soeurs eurent appris qu'elle vivait encore, elles envoyèrent leur servante lui porter un tamis rempli de pièces d'or, en la chargeant de quelques compliments qui firent que Fatimé se laissa tromper : elle prit le tamis et à peine avait-elle rempli sa robe de sequins, qu'elle tomba morte à nouveau.

Les brigands reviennent de leurs brigandages avec le mari de Fatimé. De nouveau ils la trouvent morte, et de nouveau ils la fouillent sur toutes les coutures, et voilà qu'ils découvrent les sequins, cachés dans son giron. De nouveau ils la grondent, un peu plus fort cette fois, afin que tout ce qui viendrait des soeurs, elle se garde désormais d'y toucher.

Hélas ! de nouveau elle fut trompée. Car ses soeurs, deux jours après—le temps d'apprendre qu'elle n'était pas morte — lui firent parvenir une bague. Fatimé la prit et, la passant au doigt, une fois de plus elle mourut.

Les brigands reviennent de leurs brigandages, et une fois de plus ils la trouvent morte. Ils la fouillent par ci et par là ; mais ils n'eurent pas l'idée de chercher dans sa main.

Alors ils se mirent à la pleurer.

Puis ils la mirent dans un cercueil ; ils le recouvrent, et ils le placent sur un chêne au pied duquel coulait une fontaine.

Un jour, le palefrenier du roi vint à la fontaine pour faire boire son cheval. Or le cheval, à l'approche du bassin, s'enfuyait sans vouloir toucher à l'eau — car dans l'eau se voyait l'ombre du cercueil.

Le saïs s'en retourna chez le roi et lui raconta ce qui s'était passé. Le roi, en l'entendant, se déplaça en personne. Comme le cheval se cabrait, il jeta les yeux sur l'eau du bassin et l'ombre du cercueil lui apparut. Il le fit descendre, vit qu'il contenait le corps d'une jeune fille de toute beauté et il donna ordre de le transporter dans son palais où il l'enferma dans un de ses appartements.

Ainsi le temps passa. Fatimé commença à s'émacier. Alors, en quelques jours, la bague lui tomba de la main, et au même instant, elle ressuscita.

Le roi l'épousa. Elle vécut longtemps et fut toujours heureuse.

II.

L'OURS ET LE DERVICHE.

Il était une fois un berger qui gardait son troupeau. Il en voulait fort à un ours qui venait chaque jour et chaque jour lui emportait cinq, six moutons. Un beau matin vint à passer par là un derviche. On se salua et le berger dit :

—Il y a ici un ours qui ne me laisse pas tranquille. Le voilà chaque jour qui m'enlève cinq ou six moutons ; pas moyen d'aller contre !

Le derviche répliqua :

—Je vais le tuer sur le champ. Et je ne te demande rien que trois outres de fromage blanc.

Le berger lui donna les outres qu'il réclamait.

L'ours selon son habitude, vint pour enlever les moutons. Comme il arrivait, le derviche alla au-devant de lui et quand il l'eut rencontré, il engagea une discussion avec lui, pour savoir qui était le plus fort des deux. L'ours pensait que c'était lui. Le derviche lui dit :

—Je vais t'écraser comme cette pierre.

Et à l'instant même, il tira subrepticement de son sac une boule de fromage. Puis il en tira une autre, puis une autre, et toutes les trois il en fit comme de la farine. L'ours fut très étonné. Il choisit lui aussi une pierre blanche, mais il n'arrive pas du tout à la mettre en miettes comme l'avait fait le derviche. Alors ils se prirent d'amitié tous les deux.

Peu après, l'ours eut faim et il dit au derviche d'aller s'emparer de quelque boeuf pour le manger. Pendant ce temps, il irait, lui, ramasser du bois dans la forêt. Le derviche lui dit :

—Va, toi, prendre le boeuf. Car je ne peux, moi, me résoudre à chasser ce petit gibier. Ce qu'il me faut, c'est un lion.

Cette astuce lui permit d'esquiver la difficulté de ravir un boeuf. Quant à l'ours il partit ; en passant près d'un troupeau, il s'empara d'un boeuf et le jeta sur son épaule.

Cependant le derviche était allé au bois. Et là, que fait-il ? Il prend une corde et en attache tous les arbres, comme s'il voulait les arracher tous d'un seul coup.

L'ours, de retour, appelle son ami. Il ne le voit plus, il se lève, il va dans la forêt et il le trouve qui se préparait à arracher tous les arbres d'un seul coup. L'ours s'étonne en son âme, et il se dit : Celui-là est mille fois plus fort que moi. Il dit ensuite tout haut :

—Que veux-tu faire de tout ce bois que tu vas arracher ? Prends-en une branche ou deux et viens.

—Je ne suis pas homme à prendre deux morceaux de bois, réplique le derviche Mais toi, charge-t-en.

L'ours arracha aussitôt deux branches d'arbre, puis ils s'en retournèrent là où ils avaient laissé le boeuf et l'ours se mit à le découper.

Mais cela fait, il fallut le rôtir. Le derviche dit à l'ours :

—Je vais aller chercher de l'eau. Quant à toi, reste ici à tourner la broche, sans te fatiguer.

(C'est que le pauvre ne pouvait remuer un boeuf aussi gros.)

Il prit donc une outre et alla à la fontaine qui sortait d'un rocher. Il emplit son outre, la jeta sur son épaule, mais ne put la maintenir. Il la laissa tomber, en l'empêchant tout juste de se crever.

L'ours attendit une heure, deux heures. A la fin il se rendit à la source, où le derviche était allé, et il lui dit en arrivant :

—Pourquoi t'es-tu attardé autant ?

—Je réfléchissais, répondit le derviche, au moyen d'emporter la source avec tout le rocher. Malheureusement je n'ai pu le prendre comme il faut. Quant à rentrer seul avec une outre, j'en aurais rougi de honte. Mais toi, porte la.

L'ours jeta l'outre sur ses épaules et ils partirent tous les deux. Tout en marchant, l'ours dit au derviche :

—Viens-t-en, et luttons un peu ensemble.

—Sauve toi d'ici, s'écria le derviche, car tu ne peux pas y faire avec moi.

Et pourtant à la fin, il fallut lutter.

L'ours serra une fois le derviche avec une telle force que les yeux lui sortaient de la tête. L'ours regarda ce visage écarlate et ces yeux sortis de leurs orbites. Il lui demanda :

—Pourquoi deviens-tu comme ça ?

—C'est, répondit le derviche, que je ne sais quoi faire de toi : ou te jeter par'ci et te mettre en pièces, ou te jeter par là, ce qui sera encore pis.

—Laisse-moi te demander pardon, dit l'ours. Et il le lâcha.

Un peu après, ils arrivèrent à l'endroit où le boeuf rôissait. Ils mirent la table et déjeunèrent.

Avec deux petits morceaux, le derviche fut rassasié. L'ours s'enquit :

—Pourquoi ne manges-tu pas ?

—Je n'ai plus besoin de rien, dit le derviche, après tous les moutons que j'ai mangés en allant à l'eau.

(Il était loin d'en avoir touché un seul).

Après le repas, l'ours lui proposa de l'emmenner chez lui, comme un bon ami. Et il le prit dans sa maison.

Sitôt arrivé, l'ours ordonna à sa mère et à sa soeur d'avoir à aiguiser la hache, car il voulait tuer l'ami qu'il avait amené, afin d'échapper à un homme qui était plus fort que lui. A ces mots, la soeur de l'ours s'en alla raconter au derviche tout et tout.

La nuit vint. L'ours fit mettre la table. Ils mangèrent bien, bien, bien, se couchèrent et s'endormirent. Le derviche fit semblant de se mettre là où l'on avait fait son lit, mais il se cacha derrière le bât d'un âne qu'ils avaient en cet endroit. Vers le milieu de la nuit, l'ours se leva, et prenant sa hache, il en assena trois ou quatre grands coups. Il crut l'avoir pourfendu et il retourna se coucher.

Avant le grand jour, l'ours se lève et va au bois. Au retour, qui voit-il venir à lui ? Le derviche. A cette vue, il écarquille les yeux, il n'en revient pas. Pourtant il lui demande comment il a passé la nuit.

—Très bien, répond le derviche, sauf une ou deux puces qui m'ont piqué vers les minuit.

L'ours fut frappé de stupeur que des coups de hache lui parussent piquères de puces. N'y tenant plus, il avoua tout et supplia le derviche de vouloir bien lui dire comment faire pour devenir aussi fort que lui.

—Rien de plus simple, répondit le derviche, il n'y a qu'à aller chercher une outre de lait.

L'ours partit... et revint avec une outre de lait. Il fit allumer du feu et y posa un chaudron rempli de ce lait. Aux premiers bouillons, le derviche lui dit :

—Mets la tête là-dedans, pour devenir fort.

Il l'y mit une première fois, et se brûla ; il l'y mit une seconde fois ; à la troisième, le derviche le poussa, et il fut cuit à l'étouffée dans le chaudron.

UN RATÉ DE GÉNIE :

CHARLES CROS

Un raté de génie ! Il est difficile de définir autrement Charles Cros qui expirait voici soixante ans et dont le nom est aujourd'hui parfaitement oublié de la foule. Charles Cros, l'inventeur incontestable du phonographe si l'on en croit les dates : c'est en effet le 3 décembre 1877 que le pli déposé par Charles Cros à l'Académie des Sciences fut décacheté par cette haute assemblée alors qu'Edison ne prenait son premier brevet que le 13 du même mois et encore dans les termes si vagues qu'il jugeait utile de s'inscrire un mois plus tard pour un second brevet qui, lui, était véritablement celui d'un appareil ressemblant à notre phonographe. Nous n'avons point dessein, on le pense bien, de réveiller de vieilles polémiques. La gloire de Charles Cros ne peut en rien diminuer le prestige mondial du grand chercheur américain ; il est juste seulement, en sens inverse, que le nom de notre compatriote en disparaisse point entièrement dans le souvenir des fidèles des machines parlantes. On a pu dire qu'Edison fut à Charles Cros ce que Marconi fut à Branly. Part équitable est ainsi faite à chacun des deux inventeurs.

* * *

C'était une étrange famille que celle où vivait Charles Cros : le père était lui-même un savant remarquable ; de ses trois fils, l'aîné Antoine, médecin et poète, eût pu, avec moins de fantaisie et plus de méthode, s'im-

mortaliser dans l'art d'Esculape. Le cadet, Henri, fut un sculpteur estimé ; le troisième, Charles, mourut à 46 ans (étant né en 1842) après avoir inventé le phonographe, comme nous le rappelions brièvement plus haut, la photographie en couleurs et avoir trouvé l'idée première de la radiophonie. Il fut également le premier savant qui se préoccupa avec quelque esprit de suite des moyens de correspondre avec les Mar-tiens.

De ce prodigieux effort, que reste-t-il ? Des découvertes qui ont bouleversé notre existence, mais dont aucune n'est attribuée par l'homme de la rue à notre pauvre Cros, desservi devant la postérité par son magnifique désintéressement, son manque absolu de sens pratique, un dédain parfait de l'avenir commercial de ses trouvailles.

Mais Charles Cros n'était pas qu'un homme de science, il a laissé des vers admirables réunis dans le *Coffret de Santal* et *Le Collier de griffes*. Fantaisiste en littérature comme en science, il fut l'un des meilleurs "monologuistes" du siècle dernier, et certains de ses "poèmes à dire" firent le tour de France, récités des milliers et milliers de fois par les diseurs du temps, comme ce *Hareng Saur* qui fut créé par Coquelin cadet et qui figure dans toutes les Anthologies :

*Il était un grand mur blanc, nu, nu, nu.
Contre le mur, une échelle, haute, haute, haute,
Et par terre un hareng-saur, sec, sec, sec...*

Aucun tour de force ne le rebutait. Quand ce fut la mode des vers dits à rimes totales, il improvisa un soir, chez Nina de Villars, ce quatrain qui reste l'une des plus jolies réussites d'un genre absurde :

*Dans ces meubles laqués, rideaux et dais moroses,
Danse, aime, bleu laquais, ris d'oser des mots roses,
Où, dure, Eve, d'efforts sa langue irrite, erreur,*

Ou du rêve des forts alanguis rit, terreur !

Ce que fut Albert Sorel comme pasticheur de Victor Hugo Charles Cros l'égalé comme pasticheur de François Coppée. On s'étonne presque de ne pas retrouver ce dizain dans les "Oeuvres complètes" de l'auteur des *Humbles* :

Chemins de fer

*Enclavé dans le rail, engraisé de scories,
Leur petit jardinet plaît à mes rêveries.
Le père est aiguilleur à la gare de Lyon.
Il fait honnêtement et sans rébellion
Son dur métier. Sa femme, hélas, qui serait blonde
Sans le luisant glacis du charbon, le seconde.
Leur enfant, ange rose éclos dans cet enfer,
Fait des petits châteaux avec du mâchefer.
A quinze ans, il vendra des journaux, des cigares...
Peut-être le bonheur n'est-il que dans les gares.*

On assure que Charles Cros avait commencé à rimer dès l'âge de quatre ans. On a conservé un des poèmes enfantins qu'il chantonait à cette époque :

*Je suis à ma fenêtre
Devant le Luxembourg.
J'écoute la trompette,
Et je bats du tambour.*

Nous préférons les vers du *Coffret de Santal*, dont la première édition fut dédiée en 1873 à Nina de Villars, du dernier bien alors avec le poète, et dont une réédition fut payée en 1903 à l'éditeur Stock par la poétesse Renée Vivien la somme alors importante de 600 francs !

*
* *

Rien ne donne une idée plus savoureuse de l'atmosphère dans laquelle vivaient les Cros qu'une curieuse histoire certifiée authentique par le chansonnier Emile

Goudeau : l'aîné des trois frères, Antoine, annonce un matin qu'il a découvert le secret de l'éternelle jeunesse. Désormais les hommes ne mourront plus. Enthousiasme de ses deux frères. Mais le père demeure sombre :

—Eh bien ? père ! interroge Antoine.

—Quoi ! fait alors le chef de famille. Tu veux éterniser cette vie misérable où fleurissent les injustices, les poisons, les lèpres physiques et morales ? Tu veux nous lier pour toujours à cette planète basse et arriérée ? Tu voudrais nous priver des cieux attendus ? Non, mon fils, tu ne feras pas cela. Non, je t'en supplie.

Les trois frères baissent la tête, atterrés.

—Père, supplient-ils, père, laisse donner la vie éternelle aux hommes !

—Je ne peux pas, non, ce serait un crime, répète le père inflexible.

Alors Antoine, pâle, mais s'inclinant devant l'autorité paternelle, réunit les documents sur lesquels il avait consigné sa prodigieuse découverte, et les jette au feu en murmurant :

—Père, tu n'es qu'un Saturnien. Tu dévores tes enfants.

Mais personne, ni le père, ni les deux frères, n'avaient un seul instant mis en doute l'authenticité de l'invention. N'est-ce pas le point le plus extraordinaire de cette étrange histoire ?

LEON TREICH

LES PROFESSEURS DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR EN FRANCE

Rien de plus étranger à la conception française que l'existence autonome d'une Université Américaine avec sa personnalité bien marquée, son budget indépendant, ses tarifs, ses enseignements spécialisés et ses professeurs librement recrutés sans que leur engagement revête l'aspect d'une nomination administrative. Rien de plus malaisé, toujours en France, que de comprendre exactement les rapports de la situation d'un professeur de faculté avec le *Board of Education* d'un *fellow* d'Oxford ou pourquoi le recteur d'une Université d'Etat peut être, en Allemagne, un personnage ecclésiastique. C'est que l'Enseignement supérieur remontant toujours, sous sa forme actuelle, à la vie très ancienne et très particulière des Facultés du Moyen-Age (alors qu'au contraire les Nations modernes ont créé, souvent *ex nihilo* et seulement depuis le XIX^e siècle, les autres degrés d'Enseignement à titre de véritables institutions publiques) il a inégalement évolué de pays à pays. Tantôt en effet — et c'est surtout le cas des nations anglo-saxonnes ou germaniques — il a plutôt conservé l'indépendance et les traditions qui tiennent à des origines privées et cléricales. Tantôt au contraire — comme on le voit en France — il s'est plutôt progressivement soumis à une dépendance vis-à-vis de l'Etat : en sorte qu'au terme d'une longue évolution qui, de

décret en décret, depuis 1809, l'a conduit à son statut définitif sous la III^e République, il ne lui reste plus que des libertés et des privilèges de pure forme alors que, pour l'essentiel, il est régi par une autorité ministérielle comme le reste de l'Education nationale.

* *
* *

Ceci apparaît notamment à propos de la désignation des professeurs et de l'aspect que revêt leur carrière. Dans chacune des seize Universités où se concentrent les neuf dixièmes des étudiants (Il n'y a en effet en France que trois ou quatre établissements d'enseignement supérieur "libre" comme la Faculté Catholique de Paris ou celle de Lille : et encore leurs élèves sont-ils soumis aux examens des Facultés de l'Etat, seules habilitées à conférer les diplômes officiels) les professeurs sont bien *élus* par le Conseil de leur Faculté, mais ils sont *nommés* par le Ministre qui se réserve d'abord de les déclarer aptes à leur charge. Pour être plus clair encore, voici comment les choses se passent : Chaque année, le Ministère de l'Education Nationale, sur avis d'un Conseil de l'Enseignement supérieur, établit une liste d'aptitude aux fonctions de cet ordre ; sur cette liste, d'ailleurs peu nombreuse (quatre ou cinq noms parfois) chaque Université, selon les vacances à pourvoir avec l'autorisation préalable des bureaux du Ministère, manifeste ses préférences par une élection, seule trace des traditions conservées ; mais le professeur doit ensuite être nommé par le ministre qui peut d'ailleurs lui substituer un candidat de son choix. Désormais sa carrière, payée sur les fonds publics, est soumise aux règles d'avancement administratives ; il pourra successivement être muté d'une Université à l'autre, passer par exemple de Rennes à Lyon ou de Montpellier à Bordeaux et c'est seulement après des postes d'import-

tance croissante qu'il pourra parfois atteindre la plus grande des Universités, la vieille Sorbonne moyenâgeuse qui n'est pas pour cela, plus indépendante que les autres.

Il existe aujourd'hui en France 1434 professeurs de Faculté (où se comptent seulement 22 femmes). Ils forment un corps de fonctionnaires hiérarchisé, situé à un certain niveau de l'ensemble de la fonction publique : c'est ainsi qu'en vertu des "parités" établies entre les différentes catégories civiles ou militaires, le professeur de Faculté est placé au départ (toujours entre trente et quarante ans) au même rang qu'un Colonel ou qu'un Ingénieur en chef pour atteindre à l'âge de sa retraite (qui est fixée à l'âge de soixante dix ans) le niveau de traitement d'un directeur d'Administration publique, d'un général de division ou d'un grand magistrat parisien. Il compte donc parmi les fonctionnaires les mieux rétribués de l'Etat ; il est presque au sommet de l'échelle. Mais on sait à quel niveau relativement bas sont maintenus en France les traitements publics ! D'où l'étonnement légitime des plus importants universitaires français, lorsqu'ils sont en visite dans une Université étrangère et qu'ils comparent aux leurs les émoluments de leurs collègues. C'est là une des particularités de la vie française trop connue pour qu'on la souligne autrement que par un haussement d'épaules philosophique, désabusé et consentant. Même aux sommets de l'esprit on sait que le Français garde une âme de fonctionnaire...

*
* *

Pourtant quelles références n'exige-t-on pas de ces maîtres dont le nom est souvent entouré de notoriété et de respect, tant en France qu'à l'Etranger ? Leur grade est le grade traditionnel de *Docteur* ; le travail

d'érudition, de pensée ou de découverte qui le leur fait conférer est consigné dans une *Thèse*, vieux souvenir encore des exercices scolaires du Moyen-Age. Mais il n'y a rien de commun entre la Thèse de Doctorat d'Etat, en France, et les travaux de moindre importance qui multiplient les thèses et le titre de Docteur dans d'autres systèmes universitaires. Une thèse de doctorat réclame ici parfois dix ou quinze années de travail ; elle doit apporter dans la spécialité du candidat une mise au point d'importance soutenue par une sûre érudition, ou une théorie nouvelle ou l'affirmation d'une pensée valable.

On en poursuit l'élaboration d'une façon très diverse. Tantôt un jeune professeur agrégé, offrant déjà de ce fait toutes garanties d'ordre pédagogique, reçoit, au lieu d'aller enseigner en province, une bourse de la "Caisse Nationale des recherches" : déchargé de tout enseignement il peut se consacrer à des travaux d'érudition ; l'Ecole d'Athènes s'il est archéologue, les laboratoires s'il est chimiste, lui sont ouverts et son travail s'achève assez aisément. Tantôt au contraire, professeur chargé de cours dans un Lycée, il doit au milieu de ses charges professionnelles, poursuivre à force de volonté et de temps l'oeuvre entreprise. Dans les deux cas, le sujet qu'il a choisi a reçu l'approbation de son futur jury ; celui-ci suit et contrôle la gestation de la thèse ; lorsqu'il juge le travail assez avancé et les preuves suffisantes du talent ou de la science du candidat, il le propose pour l'inscription sur la fameuse liste d'aptitude ; c'est alors seulement que, reconnu digne d'entrer dans les cadres de l'Enseignement supérieur, l'auteur d'une thèse encore inachevée obtient dans une Faculté, un poste de "Maître de Conférences". Il lui restera à mener à terme ses travaux, à recevoir le jour de la soutenance la mention *très honorable*, absolument indispensable, et à occuper une chaire de profes-

seur en titre. Il ne faut donc pas s'étonner que le répertoire des thèses doctorales soit le véritable catalogue de la pensée universitaire française. Dans la bibliographie de Taine, de Lanson ou de Bergson, dans celle de Pasteur ou de Joliot-Curie, on trouve toujours un titre important qui est en réalité celui de leur Thèse. *Le Sentiment de la Nature au XVIII^e Siècle* qui assura la carrière du professeur Mornet, les mémoires fameux de Poincaré ou de Painlevé et même les premiers écrits philosophiques de J.P. Sartre furent d'abord des travaux destinés à un doctorat.

Il est vrai que tous ces auteurs ou presque n'ont connu la notoriété que plus tard, en poursuivant à la fois leur enseignement et leur oeuvre personnelle. C'est que l'Université, si sourcilleuse à l'origine pour leur qualification et leur choix, laisse à ses professeurs, une fois passé ce cap administratif, une merveilleuse indépendance de pensée, une étonnante possibilité d'influence. Possesseurs de leur chaire, devant les étudiants ou à leur laboratoire, les maîtres trouvent la quiétude et la liberté d'une carrière sûre, sans contrainte, où les qualités qu'ils ont dû si sévèrement prouver s'épanouissent avec certitude. De là le particulier éclat et la cohésion profonde de l'Enseignement supérieur français, si profondément mêlé à la vie intellectuelle du pays : la désignation rigoureuse et réglementée du fonctionnaire de l'Université y est compensée par l'autonomie et la liberté de la fonction.

RAOUL AUDIBERT

LE RETOUR DE LA FIANCÉE DE GIVRE

III

L'INITIATION

—De quel droit aurais-je voulu la conserver en état de “bloc de glace”, pour emprunter l’expression de Tourguénev (allusion à la nouvelle de cet auteur portant pour titre “Faust”) ?

—Pour quelle raison toutes les jeunes filles, auxquelles je tiens, doivent-elles rester indéfiniment impassibles ?

—De quel droit et pour quelle raison me suis-je assigné le rôle de gardien de vierges ? Oui, *pour quelle raison* ?

Eh bien, soyons francs envers nous-même ! C’est que *moi*, je le suis et que toutes les tentatives que la nature a faites à l’aveuglette pour me tirer de cet état, ont échoué ! Mais avec ces demoiselles, elle n’a pas à se donner tant de peines. Nos adolescentes ne pensent qu’à descendre du piédestal sur lequel des imbéciles comme moi les ont hissées, et de remplacer le doux parfum d’encens brûlé à leurs pieds, par l’odeur âcre de l’amour. Donc cessons d’être tyrannique ! Laissons-les faire !

C’était bien le langage de la raison, que depuis quelques jours se tenait Serge. Une docte dissertation !

De la sorte parlait son esprit. Son coeur, lui tenait un langage tout différent. Et même, était-ce un langage ? C'étaient plutôt des bouffées spasmodiques d'une éruption, des échappements de vapeurs sous haute pression. Et tout à son agitation, Serge traçait, sans s'en rendre compte, sur tout bout de papier lui tombant sous la main, voire sur toute surface plane et passablement blanche, manchettes, faux-cols, de jolies vases brisés, des arbrisseaux, la hâche frappant à la racine, des colombes un poignard planté dans la poitrine d'où échappait un flot de sang vermeil...

Il finit par s'en apercevoir. Ces feuilles de papier, ces rognures, programmes, couverts de symboles révélateurs des violents sentiments qui l'agitaient, il les regarda avec horreur et dégoût, un croquis après l'autre.

—Qu'aurait-elle dit en voyant ces confidences graphiques ? Mâle ou plutôt ... sadique ? C'est bien le mot ! De la boucherie, quoi ? Que de révélations !

Et sur cette réflexion son agitation tomba. Le calme succéda à la tempête.

Serge se revit sur le pré de la propriété des Sabkov, après la rencontre avec les bovins, au milieu de la féerie une rosée matinale couvrant le gazon de son voile étincelant.

—Toujours elle, la terre fleurie, dans sa parure divine de lumière immaculée. Et voici les traces du troupeau qui l'avait traversée en diagonale, d'un bout à l'autre, en sillon noirâtre... Le troupeau conduit par le Minotaure... Cesse-t-elle pour cela d'être belle ? Est-elle à cause de cela moins adorable ?

Et une voix intérieure de conclure, comme un écho :
—... moins désirable ?

On frappa à la porte. Baptiste, le garçon d'étage, lui remit un pli mauve pâle.

—J'espère, lisait Serge, que ces quelques jours vous ont porté conseil, comme ils l'ont fait à Max ! Dans ce cas, il est grand temps de mettre une croix sur votre petite dispute ... frontale.

—Ah tiens, un nouveau terme et combien plus vague que l'autre ! Nous sommes loin du "magnifique combat des rennes"... Une petite dispute... rien que ça !

—Entre nous on se dit et on se fait des choses, que les philistins n'auraient jamais admises, jamais pardonnées, mais que nous, je veux dire les artistes, oublions bien vite ou, du moins, à qui nous ne donnons pas plus d'importance qu'il ne faut. Donc il reste à savoir de quel côté vous êtes. Pour moi, la réponse est faite, et cela depuis que je vous connais. Je vous comptais et continue à compter parmi les nôtres, bien que vous ne vous serviez ni de pinceau ni de ciseau, ni de plume. Ou bien me trompé-je et n'êtes-vous qu'un vilain petit philistin ? Mais soyons sérieux !

—Max a fini par admettre (dès que ses entrailles cessèrent de le torturer !) que vous étiez "en état de légitime défense". Et même il s'est exclamé ce matin : — Ce garçon commence à me plaire ! Pas du tout bête ! Le premier en tout cas à me tenir tête (et ce disant il ébouriffait sa puissante crinière, de laquelle on peut faire au besoin deux fois sept tresses de Samson !). Le premier à déjouer mon truc ! Tous les autres se laissaient jeter dehors et il y en avait même qui, croyant à une plaisanterie, martelaient la porte de leurs poings en me criant de les faire rentrer!" Vous voyez où nous en sommes : *Max vous estime* ! Donc, même lui, si difficile sous ce rapport, ne vous tient pas pour un philistin et ne vous en veut pas !

Serge sourit : — Tout cela a l'air d'un apocryphe ! Mais passons outre. Voyons quelles surprises la lettre de Madame Bolchine, nous réserve encore.

—J'arrive à l'essentiel. Tous ces enfantillages s'évanouissent comme la rosée sous les rayons du soleil levant...(Tiens, tiens, tiens, elle aussi parle de la rosée matinale !), en présence d'un événement de toute première importance, qui dans une vingtaine d'années va changer l'aspect (Serge conclut... de notre globe. Non, elle est plus prudente que moi!) de Paris. *Lui, l'Initié, est ici* (souligné deux fois). Venez assister à sa première conférence à Passy ce soir à cinq heures bien précises. *Vous serez l'un des très peu nombreux* (souligné), à qui le Maître adressera son premier Verbe *sic!*. Quatre autres conférences auront lieu les jours suivants. Et vous y êtes également invité ! *Venez sans faute !* (souligné).

Votre amie, comme par le passé
M.

LE PREMIER VERBE

Serge arriva le dernier. Les invités étaient en effet peu nombreux, à peine une douzaine.

A part Marguerite et son mari, il y avait un "triptyque" littéraire, composée de l'essayiste Lina Sibélius, connue pour sa tenue à la George Sand et pour son rôle de "mâle" dans leur ménage à trois. Elle était encadrée de deux "Dima" (diminutif de Dimitriy) : du célèbre écrivain, Dima Mechlovskiy et de l'"inséparable", Dima Psychologov.

Étaient encore présents le poète russe Constantin Bamont et sa femme, tante de Marguerite, un homme de lettres français, d'origine alsacienne, sa femme et deux ou trois autres dames, du genre qu'on regarde

un instant, tâchant de se souvenir de leur nom et qu'on oublie aussitôt.

Marguerite s'empressa de présenter le jeune Vélichev, en le poussant gentiment de la main vers les célébrités et les inconnus. Max lui serra la main à lui broyer les phalanges et dit d'une voix significative :

—À la prochaine, mon petit David !

Lui, le grand initié, fit sans tarder son apparition en compagnie d'une dame. Les deux étaient de race germanique — lui du sud, elle du nord — et en avaient l'air. Le monsieur était haut de taille et avait un regard vif et perçant. Son visage, au front profondément ridé, était surplombé d'une longue tignasse lisse, couleur aile de corbeau. Pendant qu'il parlait, une mèche folle lui tombait sur les yeux et il la chassait d'un mouvement de la tête. Cela lui donnait une apparence artistique. Comme s'il voulait l'accentuer, il portait un grand noeud de soie noire lui couvrant la poitrine. De temps à autre, il mettait, pour jeter un coup d'oeil sur ses auditeurs, un pince-nez, qu'il laissait retomber aussitôt par un plissement du nez.

Il s'appelait *Herr Doctor Ruprecht Steinmetz*.

La dame, qui vivait sous le même toit que lui et l'accompagnait dans ses voyages à titre de secrétaire, était une petite blonde aux yeux bleus et aux traits typiques d'une allemande des "provinces baltes". Elle faisait l'impression d'être tout en blanc, et en cela, comme en beaucoup d'autres choses, c'était l'opposé du Maître qui, lui, faisait penser à une statue d'ébène, animée de quelques gestes pondérés. On voyait que de par sa nature, la dame était vive, simple et riieuse, et que ce n'est que le contact quotidien avec son patron qui lui communiquait un peu de sa rigidité hiératique. On l'appelait Fraulein Marie Simmens.

Le Docteur était adepte de la doctrine d'une dame russe, autrefois mariée à M. Blavskiy, haut fonctionnaire de Tiflis. Il se produisait autour d'elle des phénomènes spiritiques, auxquels vinrent se joindre des rumeurs désobligeantes à propos de sa conduite. Elle ne tarda pas à quitter son mari, sans que celui-ci en parut attristé. Pendant dix ans on n'eut d'elle aucune nouvelle. On disait qu'elle avait passé tout ce temps parmi les *mahatmas* de l'Inde, voire des Himalayas. Plus tard on la vit en étroite association avec un colonel anglais en retraite, sur le compte duquel on savait tout juste qu'il s'appelait Mister un-tel et qu'il portait avec dignité une longue barbe blanche.

Mme Blavskiy (elle avait gardé le nom de son mari), après avoir quitté les hauteurs neigeuses, se mit à prêcher un nouvel évangile à base brahmanique. Elle prétendait avoir découvert le texte sacré le plus ancien du monde. Il fut publié par elle en anglais avec force citations, tirées de toutes sortes d'ouvrages, sous le titre de : "Doctrines secrètes".

Les admirateurs, de plus en plus nombreux, avançaient comme principal argument en faveur de ses dires qu'en matière de science Mme Blavskiy était une ignorante (*sic*) et qu'elle citait les diverses autorités sans jamais avoir tenu en mains leurs publications. Au moment voulu, disait-on, celles-là se présentaient devant ses yeux, dans une sorte de vision médiumique, ouverts juste à la page qu'il lui fallait. De sorte qu'il ne lui restait qu'à copier.

C'était autant et même plus merveilleux que le cas de cet autre ignorant qui, pour quelques importants services rendus aux djinns, avait obtenu d'eux la promesse qu'il connaîtrait à fond tous les ouvrages qu'il arriverait à feuilleter en une seule nuit... L'érudition de ce dernier avait forcément des limites. Combien de livres peut-on feuilleter du coucher au lever du so-

leil, je l'ignore. Je suppose toutefois que ce n'est qu'une infime partie de ce qui existe dans le monde imprimé, même sans compter les "best sellers" et la vaste cherlockholmesquerie. Tandis que l'érudition de Mme Blavskiy était illimitée, sans encombrer le moins du monde son cerveau. N'ayant jamais fatigué ses mains, dont elle avait besoin pour autre chose (du moins à en croire ceux qui mettaient en doute la spontanéité de ses apparitions médiumiques !), il lui suffisait d'ouvrir tout simplement les yeux pour pouvoir citer n'importe quoi, la Vulgate, le Tao-te-king ou le Popol-vou. Le plus merveilleux de l'affaire, c'est qu'elle n'avait pas besoin de connaître un seul mot de latin, de chinois ou de maya.

Je viens de dire qu'il suffisait à Mme Blavskiy d'ouvrir les yeux... Les yeux ! C'était là une autre particularité de la dame, initiée par les *mahatmas* hindous, et aucunement la moins remarquable. C'est que l'un différait de l'autre, comme forme, comme volume et comme expression. Un oeil lançait un regard qui semblait descendre en ligne droite des hauteurs sublimes et vous emplir du froid et de la dureté des glaces éternelles. L'autre avait l'air de ne pouvoir jamais vous atteindre à travers les jungles, empestées de miasmes, hantées par les démons et les bêtes fauves. Le regard en était voilé d'un inquiétant halo, perdu dans les brumes.

Etrange effet, que produisaient les deux yeux de Mme Blavskiy !

Le Docteur Steinmetz était, comme nous l'avons dit, son disciple, ou plutôt il était l'adepte d'une autre dame, celle-ci anglaise, qui avait succédé sur le siège papal de la nouvelle croyance après la mort de sa promotrice. Mais au fond c'était un dissident. Il faisait état d'une tendance, de plus en plus accusée, de remplacer la base

brahmanique de la doctrine secrète par des enseignements ésotériques, empruntés aux grands initiés du monde occidental, en commençant par Pythagore et en s'appuyant surtout sur la Table Ronde et les Roses et Croix.

...Il parlait d'une voix distincte, en mesurant chaque sentence et en s'assurant par de petits coups de pince-nez de l'effet qu'elle produisait. Il donnait les premières notions de *karma* (qu'il prononçait *kerma*) et de la réincarnation, en faisant passer l'homme à travers les siècles et les millénaires, tantôt conservant son sexe, tantôt le changeant et devenant à tour de rôle homme ou femme. Des changements, des renversements de situations avaient par conséquent lieu dans les rapports familiaux.

Serge sentit le regard de Marguerite posé sur lui.

—Est-ce la raison d'être des "liaisons bizarres, impossibles à éviter", dont elle lui avait parlé dans sa lettre ?

Le regard lui disait : — Oui !

Dans ce cas, qui était-elle et qui était son mari ? N'aurait-il pas été dans le temps sa grand'mère et elle son arrière-petit-fils ? Ou quoi encore ?

La tête commençait à lui tourner et en même temps il lui prenait le désir de parler. Mais il se souvint à temps de l'attitude des sauvages vis-à-vis de Livingstone en train d'écrire, et reprit son sérieux.

Un silence religieux planait sur l'assistance quand le discours prit fin. Il fut interrompu par M. Edouard Buré, l'écrivain alsacien, un homme de forte carrure possédant une belle chevelure grisonnante. Il se leva, s'approcha du Maître et lui dit d'un ton grave et ému que depuis longtemps il voulait entendre ce que lui, Steinmetz, venait de révéler d'une manière si nette, si précise. Malgré les efforts de toute sa vie, lui, Buré, n'a pu que l'entrevoir et encore vaguement, et c'est

ainsi qu'il l'avait exprimé dans ses "Grands initiés", livre beaucoup lu et traduit en plusieurs langues étrangères.

C'était aveu, à peine déguisé, qu'il venait de trouver son Messie...

Herr Doctor l'écoutait, silencieux, un sourire indéfinissable flottant sur ses lèvres.

Le trio littéraire s'approcha à son tour et posa c'est Mechkovski qui le fit pour les trois — une question...

Puis tout le monde partit en commentant la conférence et en se promettant de revenir le lendemain pour entendre le second "Verbe".

Le soir, Marguerite annonça à Max qu'elle venait de passer par la Bibliothèque nationale et qu'elle y avait découvert un fragment d'Évangile apocryphe.

— Tout juste "en passant" ? On dirait, une pêche miraculeuse ! s'exclama Bolchine d'un ton sarcastique, comme tout ce qu'il disait : Et que raconte-t-il ton apocryphe ? Tiens, je ne savais pas que tu connaissais le grec !

Marguerite baissa modestement les yeux, tira de son sac à main un feillet et se mit à lire :

Il y avait dans le pays de Gadaréniens (là où s'était produit le miracle des démons noyés dans le lac) deux hommes et une femme impis, qui voulaient confondre Jésus, fils de Dieu. Ils se vêtirent de tricot couleur de chair et crièrent de loin : — "Rabbi ! Rabbi ! Nous sommes nus ! Nous n'avons de quoi nous vêtir ! Habille-nous ! Autrement, la nuit venue, nous périrons de froid ! "A quoi le Sauveur...

— Que répondit donc le Sauveur ? demanda Max en souriant.

— Le Sauveur ne répondit rien. Il ne fit que jeter un regard au fond de leur âme et au moment même, ils constatèrent qu'en effet ils étaient nus. Alors,

tout repentant ils se prosternèrent devant lui, en implorant son pardon. Les prenant par la main, Jésus les releva. Et, o miracle ! on les vit vêtus de pourpre.

—Bravo, te voilà fabriquant des apocryphes à faire tourner les sens à Selma Lagerlöf ! Mais dis donc, Margot ! D'après toi il faut s'attendre à voir le trio arriver demain à Passy vêtu de pourpre ?

—Tu oublies, Max, l'acte préalable, *l'humilité* ! Tu sais mieux que moi que c'est le seul vice qu'ils ne pratiquent pas !

—Oui, tu as raison... As-tu entendu la réponse de la "femme impie", jetée par-dessus l'épaule à son mari qui lui demandait en sortant: — Eh bien! Linette, as-tu tout compris ?

—Qu'a-t-elle donc répondu ?

—"Une phrase sur dix".

—Elle aurait aussi bien pu dire — "Une phrase sur mille" ! Lina ne connaît pas l'allemand.

—Alors, pourquoi est-elle venue ?

—Ah ah ! Pour voir... pour observer le jeu des muscles autour de la bouche, la manière dont le Maître met le pince-nez et le laisse retomber, comme il tire de sa poche le mouchoir, le déploie méthodiquement et s'essuie les lèvres... Une séance lui a suffi pour le "classer". Elle ne reviendra plus.

Marguerite avait vu juste. Le trio littéraire ne se fit plus voir à Passy.

LE SOUTERRAIN

Les choses suivaient leur cours. Serge se forçait à assister aux révélations, de plus en plus étranges, du *Herr Doctor* (on ne l'appelait pas autrement ; jamais —Steinmetz), tout en s'étonnant que celui-ci, doué comme on l'affirmait de la faculté de lire dans la pensée

des autres, ne le jetait pas dehors pour ses soliloques intérieurs irrévérencieux.

Il allait aussi assez souvent chez les Bolchine.

“Taïah”, l’énorme tête égyptienne, qui réduisait à des proportions raisonnables la tête du maître des céans, quand celui-ci était assis auprès d’elle, emplissait le studio de son sourire énigmatique, de cette sorte de “parfum visuel” qui est le propre des oeuvres égyptiennes. Marguerite, elle aussi, avait un sourire flottant aux lèvres, tant qu’elle regardait Serge. Max parlait avec volubilité, savourant ses beaux mots. Et Serge ? Serge se sentait dans un état d’étrange engourdissement.

Il était au fond sous l’effet du même choc qu’a utrefois dans les champs de blé à Véliachévo. Seulement cette fois, l’effet n’était pas foudroyant. C’était un “choc au ralenti” et, pour cette raison, son action n’était que plus profonde. Il creusait lentement dans l’âme du jeune Véliachev un souterrain, de plus en plus vaste, de plus en plus sombre, une crypte noire et silencieuse. Et Serge sentait avec terreur, ne pouvant rien y faire, que ce vaste vide, creusé jour après jour par le démon, était destiné pour son usage personnel et pour une durée indéterminée.

Un sentiment de fatalité finit par s’emparer de lui. D’abord, il venait chez les Bolchine pour lutter, pour s’affranchir, pour vaincre le mal par le mal. Plus tard, voyant que cela ne servait à rien, il y allait pour prêter la main au démon. Il se laissa prendre à son propre jeu. Il connut la volupté de la souffrance. A pleines gorgées il but la coupe que lui tendait sous la tête souriante de la Taïah, la vierge déchue, qui malgré tous ses efforts à lui pour la réinstaller sur son piédestal, s’obstinait à descendre et à se mêler à la foule des autres femmes.

Dans ses rêves, Serge voyait Marguerite en compagnie de la fille de l'impériale, détroussant ses puces qu'un homme, chevelu et poilu, était prêt à recevoir dans le vase à goulot allongé qu'il tenait à la main.

Il la vit dans un songe sous l'apparence d'une statue, taillée dans une pierre blanche cristalline. Elle glissait le long du socle, incliné sous l'effet d'un tremblement de terre. Il s'efforçait de la retenir de ses deux mains, dont les muscles lui semblaient devoir se rompre, tant la statue était lourde et son effort grand. Mais elle glissait toujours et lui avec elle. Une fois arrivé en bas, la statue passa par-dessus son corps prosterné. Peu à peu le poids, au début à écraser, à broyer les os, se mit à diminuer, à disparaître, tandis que le dormeur se sentait inondé d'eau froide. Ce qu'il prérait pour du marbre, c'était de la glace. Et cette glace avait fondu.

Serge se leva le matin avec le sentiment de légèreté et de délivrance qu'il avait tant recherchées. Il courut allègrement chez Mlle Hélène, dont il avait fait connaissance peu de jour avant pour lui proposer de faire avec lui, en camarades, un séjour d'une semaine, et même peut-être de deux, en Normandie.

LE DÉPART

Qu'était-elle cette frêle juive de dix-neuf ans, portant le même nom de famille qu'un illustre poète allemand, lui aussi Israélite ? Serge savait fort peu de choses sur son compte. Elle lui avait dit que depuis peu elle habitait à Paris, qu'elle était originaire de la Rhénanie et que tout récemment elle avait tenté de mettre fin à ses jours en absorbant force cachets de somnifère.

Des amis, venus par hasard, s'étaient dévoués pendant toute une journée pour ne pas la laisser se

rendormir après qu'ils eussent réussi à la réveiller. Ils la traînèrent des heures durant d'un bout à l'autre de sa mansarde, en la secouant, en la battant et en l'invectivant, jusqu'à ce que le poison eu cessé d'agir et la laissèrent loque inerte dans son lit.

Est-ce cela, cette vision atroce d'un corps à peine vivant, bousculé pendant des heures et des heures pour qu'il ne sombrât pas dans le néant, qui attira le jeune Véliachev vers la frêle et pâle Juive ? Ne trouvait-il pas quelque ressemblance entre elle et lui-même, sur le point de se laisser choir dans son silencieux et sombre souterrain ? Cherchait-il vaguement quelqu'un qui l'aurait ramené aux réalités de la vie ? Si c'était cela, le choix était décidément très mal fait, et il ne tarda pas à s'en rendre compte. Il s'en aperçut le soir de ce jour d'allégresse illusoire, quand il partit avec Hélène pour Rouen, en route pour Dieppe.

Serge trouva la jeune fille à la Gare du Nord entourée de paquets de livres et assise sur une lourde valise, elle aussi bourrée d'imprimés.

Il ressentit cela comme une insulte personnelle. Pendant la nuit, précédant le départ, les maux d'yeux revinrent. Il lui était difficile, non seulement de lire, mais même de fixer quelque chose plus ou moins longtemps de son regard.

Il jeta d'un ton maussade :

— Tout cela pour quelques jours de vacance ?

Et sans attendre la réponse :

— Débarrassez-vous au moins de la valise !

Hélène, bien qu'à regrets, sa volonté brisée par les cachets somnifères, la fit porter à la consigne.

A Rouen on alla voir — en ce qui regarde Serge, il serait plus juste de dire, jeter un regard furtif — la tour de Jeanne d'Arc et la Cathédrale. Oh là ! enfin Serge se sentit soulagé du picotement dans les yeux. Dans la pénombre colorée, le jeune homme était par-

faitement à l'aise. Il aimait beaucoup ces nefs, s'élançant vers l'immensité des cieux, peut-être, même cette immensité, qu'il avait tant de fois parcourue pendant ses envolées nocturnes.

A Paris, Serge avait l'habitude de commencer la journée en allant boire du café au lait dans un bol à soupe. L'établissement, à l'usage des ouvriers, était tout proche du quai. De sa place sur la terrasse, il pouvait voir les tours de Notre Dame. Il y allait ensuite, payait sa chaise d'osier et s'oubliait pendant une bonne demi-heure dans ses rêveries. Ce fut la même chose ce soir dans la cathédrale de Rouen. Il y serait resté davantage, dans cet état reposant d'oubli, si Hélène ne l'en eût pas empêché (c'était là sa seconde "faute" envers lui !)

—Il se fait tard !

Serge se leva à regret.

A l'hôtel le picotement des yeux reprit de plus belle.

Fatigué, à force d'avoir peu dormi, Serge reprit le train avec la jeune fille, aussi silencieuse et languissante que lui.

A Dieppe on se traîna jusqu'à la falaise surplombant la plage. Assis sur l'herbe, on se mit à déjeuner d'une tablette de chocolat. Quelqu'un tira un coup de feu derrière la haie, à laquelle ils étaient adossés. Ils n'y firent pas attention, absorbés qu'ils étaient dans leurs pensées qui, à en juger d'après leurs visages étirés, ne devaient pas être gaies.

L'un et l'autre rongeaient leur frein, en regardant la mer, Serge tâchant de revivre les sensations de son enfance sur les bords de la Baltique et la petite Juive ne pouvant toujours oublier ce qui l'avait amené au suicide manqué.

Soudain, une voix irritée les interpella. Un garde champêtre, son fusil fumant à la main, se penchait pardessus la haie :

—Msieu-dames, que faites-vous là ?

—Nous regardons la mer... Nous mangeons du chocolat...

—Ah, vous mangez du chocolat ! Et vous vous souciez fort peu des reg-le-ments mu-ni-ci-paux ! Vous vous en f.... de l'écriteau là-bas !

—L'écriteau ? Nous ne l'avons même pas remarqué... Serait-il défendu à Dieppe de manger du chocolat Meunier ?

Le garde champêtre le prit pour une insulte. Fou de colère il leur lança :

—Du chocolat Meunier, du Gela Peter et tout ce qui vous chante, mais à condition de respecter les droits de la propriété privée ! Veuillez me suivre au poste de police !

Le voyage de plaisance tournait décidemment de mal en pis. Les deux délinquants de droit commun se virent conduits vers le lieu de détention.

—Ah, on va vous coffrer, ça je vous la garantis, mes tourtereaux ! grognait leur impitoyable guide, qui, comme il leur avoua par la suite était monté plutôt par le coup de feu râté (il chassait le lapin) que par leur insouciance.

Son humeur se calma aussi vite qu'elle était montée. Il accepta même de croquer ce qui restait de la tablette de malheur, qui avait provoqué toute l'affaire. Et, puisqu'il n'y avait plus de preuve matérielle de leur culpabilité et qu'il restait encore un bout de chemin à faire jusqu'au poste de police, le garde finit par les absoudre du péché mortel contre la propriété privée. Il le fit en toute règle avec un "fichez-moi l'camp" sonore, qui, bien qu'il fut déplacé en présence d'une jeune fille, ne manqua pas d'être agréé avec plaisir par les deux.

Une fois libres, ils traversèrent la ville vers l'est et finirent pas atteindre un grand hôtel en pleine campagne.

Le site leur plut. Ils s'informèrent s'ils pouvaient y louer deux chambres. Était-ce par malice ou par simple inadvertance, mais on leur dit que dans tout l'hôtel, qui semblait vide, la saison étant terminée depuis deux semaines, il n'y avait de disponibles que deux chambres communicantes et dont une seule donnait dans le corridor.

Cela gêna les deux jeunes gens, mais, faute de mieux, ils les retinrent.

Pendant qu'on les mettait en ordre, Serge et Hélène s'en allèrent faire un petit tour et, sans qu'ils y pensassent, leurs pas les menèrent vers la ville et de là, à la gare.

On convint que l'excursion de plaisance boitait des deux pieds et qu'il vallait mieux y renoncer. Hélène retira de la consigne ses paquets de livres et, se mordant les lèvres pour ne pas pleurer, repartit pour Paris.

Quant à Serge, il descendit vers le port et prit place dans un bateau qui ne tarda pas à appareiller.

Cela signifiait que la fuite continuait.

LA TRAVERSÉE.

La nuit était aveugle. Le bateau tanguait. Serge souffrait du mal de mer et du picotement dans les yeux. Mais cela était peu de chose en comparaison de la honte qu'il éprouvait. Il s'efforçait de ne pas penser à la misérable petite figure qui lui fit de sa main pâle le signe d'adieu quand le train s'ébranla.

Ses relations avec elle était un épisode sans passé et sans avenir, une rencontre fortuite, qui pouvait aussi bien ne pas avoir eu lieu. Et, tout de même, Serge s'en allait peiné de la manière dont il avait renvoyé la jeune fille à Paris, qu'elle n'avait quitté que la veille. Et pourtant ce n'était pas elle, mais lui, qui avait

proposé un séjours, plus ou moins prolongé, au bord de la mer.

Il avait honte et malgré tous ses efforts il n'arrivait pas à ne pas penser à tel ou tel détail de la journée, qui se terminait parmi les roulis de la Manche.

Tout ensemble, le mal de coeur, le mal des yeux et la mauvaise conscience, le rendait malheureux. La nuit s'écoulait lentement et les souvenirs d'une aventure, qui avait à peine effleuré son existence, le tourmentaient.

...Il la revoyait, la pauvre petite Juive, au moment où ils furent arrêtés par le garde-champêtre, sa frayeur à la pensée que cela gâtait le plaisir de passer quelques jours en sa compagnie. Il se souvenait de sa mou d'enfant contrarié.

Mais qu'était-ce que cela en comparaison du regard qu'elle lui avait lancé sur l'étendue rocailleuse du fond de la mer.

Ils y étaient descendus avant de se rendre à la gare et allaient tout droit devant eux, en écrasant sous leurs pieds des coquillages croustillants. Tout à coup Serge perçut le clapottement de l'eau et la vit monter dans les crevasses. C'était la marée, au retour de laquelle ils n'avaient pas pensé.

Saisissant Hélène par le bras, il l'entraîna vers la plage, qui était déjà assez loin d'eux. Auraient-ils seulement le temps d'y remonter ? C'est alors qu'elle lui jeta le regard... Il se posa sur lui un seul instant, tandis qu'elle murmurait (ou seulement lui sembla-t-il l'entendre dire ?)

—Ne serait-ce pas la même chose que retourner à Paris ou rester ici ?

Détournant de lui son regard, elle le porta au loin, vers les eaux grises de la mer qui gonflaient de plus en plus, prêtes à rouler leurs flots écumeux sur le fond tapissé de coquillages, que Serge s'efforçait de

lui faire quitter au plus vite... Pour quoi faire ? Pour la sauver de la marée montante et la renvoyer à ses comprimés du sommeil et de la mort !...

La nuit s'écoulait lentement, une nuit misérable, pendant laquelle Serge se sentait non pas comme un passager, avançant vers une destination voulue, mais comme un éclat de bois, entraîné par le courant on ne sait où, on ne sait dans quel but.

Aux premières lueurs livides du jour naissant, par un temps brumeux, le vapeur entra dans le port de Newhaven.

LES BROUILLARDS

A la recherche d'une autre forêt vierge.

Serge sortit de *Charing Cross Station* sans savoir où aller.

Les rues, plongées dans la pénombre d'un épais brouillard jaune, n'avaient aucunement l'air accueillant. Serge croyait y revoir les ombres des grandes forêts russe, mais avec des bêtes sauvages jamais vues et des dangers autrement inconnus.

Avec le serrement de coeur d'un homme primitif, tombé en plein centre d'une ville immense, et sans pouvoir lire la destination des autobus à cause de l'état de ses yeux qui empira davantage dans cet air enfumé, Serge prit le seul parti, qui dans son désarroi lui vint à l'esprit, se réfugier sur l'impériale du premier autobus qui s'arrêta devant la gare.

Il paya le passage et s'en fut, sans savoir ni où ni pourquoi.

Il roulait à travers les rues encore à demi endormies, au milieu des flots de ce dense brouillard jaune, qui devait être durant tout l'hiver passé à Londres son compagnon inséparable.

Le receveur se présenta pour la seconde fois et lui demanda s'il comptait aller plus loin. Dans ce cas, il devait prendre un autre ticket. Serge le fit, sans se demander à quoi cela pouvait lui servir de s'éloigner davantage de la gare de *Charing Cross*.

Il roulait à travers les rues, qui commençaient peu à peu à s'animer. Les flots du brouillard jaune roulaient après l'autobus, tantôt le dépassant, tantôt s'attardant derrière le coin de la rue, contourné avec fracas par le lourd véhicule, pour s'élaner ensuite à sa poursuite et l'envelopper quelques instants après d'un linceuil sentant le coke.

Pour la troisième fois, le receveur se tenait devant lui, son rouleau de billets à la main.

—Sir, désire-t-il aller encore plus loin ?

Il avait un air étonné que son masque anglais avait peine à dissimuler. Serge roulait toujours, un état de somnolence qui avait succédé à sa veillée dans pendant la traversée de la Manche.

Quatrième tranche !

—Mais enfin, monsieur sait-il seulement où il se rend ? Il aurait dû payer à la fois tout le parcours et ne pas obliger le receveur à monter tant de fois, pour lui seul, sur l'impériale. Où va-t-il ? Quel est le nom de la rue ?

Pour se débarrasser de l'employé, Serge lui dit la seule adresse, dont il se souvenait en ce moment et qui lui avait été donnée par Hélène avant de repartir pour Paris (oh la bonne âme !) ... Oui, mais que dirait-il si c'était de l'autre côté de Londres ?

—Ah, Cromwell Road ? Mais alors, sir, descendez vite ! Vous y êtes ! C'est à quelques pas d'ici !

—C'était ici ? Ah ça ! Le receveur voulait tout simplement se débarrasser du voyageur qui l'obligeait à monter tant de fois sur l'impériale par ce matin

brumeux quand tout le monde préférait rester à l'intérieur de l'autobus . Un fou, quoi !

Serge se sentait si las que, quoique certain que le receveur se moquait de lui, il ne fit aucune opposition. Il descendit sur le pavé, poussé par la main vigoureuse de l'homme. Un instant après l'autobus démarrait et disparaissait dans le brouillard. Avait-il seulement existé ? Tout cela avait l'air d'un étrange rêve.

Le jeune Véliachev se tenait "quelque part" dans l'immensité de la capitale du Royaume Uni, au milieu des flots du brouillard jaune, n'ayant pour toute planche de salut que l'adresse, que lui avait glissé entre les mains au tout dernier moment la pâle jeune fille, la suicidée râtée. C'était, comme le lui avait expliqué Hélène un jeune homme de sa connaissance qui pouvait l'aider à trouver une chambre, non pas dans un hôtel ou un "boarding house", mais, comme il le voulait, dans une petite pension de famille.

Force lui fut de s'adresser à l'agent, posté à quelques pas de lui, pour savoir où il pouvait trouver un autobus qui l'amènerait à cette adresse.

—Un autobus ? A quoi bon ? Bloody fool, siffla-t-il entre les dents. Puis, d'un ton officiel et pondéré : Sir n'a qu'à remonter cette rue jusqu'au tournant. Première porte à gauche, No. 13.

Le "treize" était *son* nombre, mais tout de même c'était incroyable !

—Êtes-vous sûr ?

L'agent lui donna une tape amicale sur l'épaule :

—Je vois que vous êtes un étranger ! Tous les étrangers sont méfiants. Mais vous pouvez me croire. Ici c'est mon poste depuis bientôt trois ans. Je dois m'y connaître. Donc, *young man, go on !*

MISS BLAKE

Elle était vraiment touchante, cette chère mademoiselle Blake. Dans le temps, elle avait un fiancé, mort après avoir été ébouillanté par une chaudière explosée. Elle resta tout un jour et toute une nuit, et encore un jour et encore une nuit, à alléger ses atroces souffrances, à panser les brûlures que rien ne pouvait guérir. Et quand il rendit le dernier soupir et qu'elle eût pleuré encore deux longs jours et deux longues nuits et qu'enfin elle s'assoupit....

... elle vit son fiancé tout en blanc, couché et lentement balancé devant elle, comme un bébé par une nourrice. Et ainsi couché, et ainsi balancé, il lui disait, sans tourner vers elle son visage, sans élever la voix, dans un murmure :

—Chère Annie, chère Annie ! Ma fiancée ! Ma femme ! Cesse tes pleurs ! Réjouis-toi ! Ne vois-tu pas ? Je suis sur les bras du Christ ! Je vais goûter à tout jamais la paix sur les bras du Christ !

S'étant éveillée, la pauvre fiancée cessa de pleurer, et pendant toute sa longue vie elle resta chaste et heureuse, toute à son souvenir, à sa vision lumineuse, qui était celle du bien aimé se balançant lentement sur les bras du Christ...

LE JARDIN

Serge avait découvert le cottage de Mlle. Blake après que pendant sept heures, chaperonné par le jeune homme recommandé par Hélène, il eut fouillé à fond tout le quartier de Kensington. Il y avait des dizaines de chambres disponibles et beaucoup d'entre

elles lui convenaient, mais il ne se décidait à retenir aucune et continuait à chercher, à chercher quoi ? Toujours la même chose, qui le hantait, la *forêt vierge*.

Une forêt vierge au West-End, non pas du temps de Béda le Prédicateur, mais au début du XXème siècle, cela sonne, n'est-ce pas, l'antastique ? Serge lui-même le savait et, malgré cela, il la recherchait dans le brouillard londonien, comme il l'avait fait il y a six mois, dans la poussière de Blois et d'Amboise. Mais avec le temps il s'assagit. L'autre fois, il était prêt à se contenter d'un b squ . Cette fois-ci sa forêt vierge pouvait se présenter sous une forme encore plus modique. Il l'aurait acceptée sous la forme symbolique de quelque touffe de verdure fraîche, de quelques arbres, voire même d'arbrisseaux, auprès de la maison qu'il comptait habiter tout l'hiver.

Mais on ne voyait rien de pareil dans tout le quartier de Kensington. Des briques, autrefois rouges, mais depuis longtemps recouvertes d'une épaisse patine de fumée, déposée par les brouillards se succédant depuis combien d'années, des briques enfumées, rien que des briques...

Dans un endroit, ayant compris à sa manière ce que recherchait l'étrange jeune homme, la logeuse le poussa hors de la maison dans la rue et lui montra une plante grimpante, dont quelques pousses anémiques semblaient timidement frapper à la fenêtre pour échapper à l'air visqueux, sentant le coke, qui les engluait.

—C'était là sa "forêt vierge" ! Serge en souvint se souvint des amis orientaux de son père qui, l'ayant amené devant une petite source, masquée par des buissons, voulaient lui faire croire que c'était une cascade, aussi et même plus grande que la bruyante Outchan-sou.

—Ainsi, se dit-il, l'Orient et l'Occident se touchent!

Ailleurs on s'exclamait :

—Monsieur cherche un jardin ? Et bien, il n'a qu'à traverser le Holland Park ou aller se promener dans le Hyde Park ! C'est tout près d'ici.

Mais lui voulait que le Holland Park ou le Hidy Park soit sous ses fenêtres !

Il continuait à chercher et si longtemps que son cicerone, bien que fort obligeant, commençait à se demander si son dimanche n'était pas définitivement raté.

Enfin Serge fixa son choix sur une chambre dans l'*Abingdon Road*. "Fixer son choix", ce n'est dans ce cas qu'une manière de s'exprimer. Le jeune homme était en ce moment à bout de force, après tout ce qu'il avait enduré depuis son départ de Paris, après l'insomnie et les remords de la traversée de La Manche, après les douleurs et la gêne dans les yeux qui vers ces deux heures de l'après-midi, quand il frappa à la porte de Miss Blake, le rendaient pratiquement incapable à choisir quoi que ce soit.

La chambre au No. 47 de l'*Abingdon Road* semblait aussi éloignée de toute forêt vierge que les autres. Serge la prit parce qu'il commençait à trébucher. Aussitôt que son aimable compagnon le vit installé, il lui fit avec empressements ses adieux et s'élança vers *Kew Gardens* pour y manger ses sandwiches dominicaux. Resté seul, le jeune Véliachev s'étendit sur le lit et tomba sans tarder dans un profond sommeil. Il ne se réveilla que tard dans la soirée.

Il sortit pour voir la logeuse, mais ne trouva personne à la maison. Après avoir frappé à toutes les portes, Serge descendit quelques marches, poussa la porte de derrière et s'arrêta net sur la seuil.

C'était comme s'il était revenu dans son jardin de cerisiers sur les bords de la Loire !

Pas de cerises, pour être exact ! C'était un jardin envahi par des arbres et des arbrisseaux, par des plantes et des fleurs de toutes sortes. Mais ce qui le distinguait de tout autre jardin et le rapprochait du verger, dans les environs d'Amboise, c'était le fait que, si même dans le passé il avait été conçu d'après un plan arrêté, s'il y avait au début du calcul et de la culture, comme c'était également le cas de l'autre jardin, ce plan et cette culture furent abandonnés, pour une raison ou pour une autre. Le jardin était laissé à son propre sort et la nature sauvage s'en était emparée.

De la culture, que restait-il ? On plantait aujourd'hui une graine de poirier n'importe où, demain une amande, aussi n'importe où. On ne taillait jamais les arbres, qui devenaient de plus en plus touffus. On se souciait fort peu de freiner l'élan des plantes grimpantes qui envahissaient le jardin, formant d'épaisses haies en dehors et pendant, telles des guirlandes fantasmagoriques, en-dedans.

Serge, rétabli quelque peu par le sommeil, mais ressentant tout de même la fatigue ou plutôt une lassitude aucunement pénible, faite tout juste pour assoupir son malaise, était dans un état paisible de semi-somnolence. Il descendit dans le jardin et tâchant de ne pas se réveiller complètement de peur que sa "forêt vierge" ne disparût, il s'assit, dans un fauteuil de paille et se perdit dans ses pensées.

LE MONSTRE-GARDIEN

Il revint à lui en sursaut. Quelqu'un lui parlait d'une voix mélodieuse. Il ouvrit les yeux et aussitôt les referma. Un visage, non, un horrible masque, se penchait sur lui. La peau sillonnée de cicatrices,

blanchies par le temps. On eut dit que la joue était couverte d'une grossière toile d'araignée.

—Eh bien voilà l'autre face du monstre du chevalier de Rhodes! se dit Serge, car, au moment où il rouvrait de nouveau craintivement les yeux, il vit devant lui une charmante jeune miss, tendant sa joue rose, couverte d'un fin duvet.

—Que désire-t-elle ? Que je lui donne un baiser ?

La jeune fille semblait confuse et dans son embarras elle se détourna en lui montrant de nouveau la joue droite.

—L'autre face ! La joue couverte d'une grossière toile d'araignée !

Voyant son horreur et n'en devinant que trop la cause, la pauvre miss balbutiait :

—Tante Annie vous demande de monter au premier étage pour le repas du soir.

—C'est donc la nièce de ma logeuse ! Voilà la chose ! C'est l' "ar-pa-ne" d'ici ! Avec une telle "gardienne du seuil" personne ne viendra me déranger dans la solitude de cet admirable jardin ! se disait Serge, tout en suivant la jeune fille, qui marchait devant lui d'un pas leste et gracieux ; mais d'où lui venait cette horreur ?

Il l'apprit le soir même de la bouche de Miss Blake. La faute en était au démon de feu qui, apparemment, avait juré de ne pas la laisser en paix, malgré toute sa résignation vis-à-vis de la perte de son fiancé.

Voilà la triste histoire de la nièce de Miss Blake.

Lisbeth avait perdu ses parents, tous deux morts le même jour, quand elle était toute jeune. A cette époque, c'était une charmante fillette, aux limpides yeux bleus, aux longues tresses couleur de paille donnant légèrement sur le roux et lui tombant en boucles sur les épaules. Et avec cela, un caractère doux et serviable, pensant à la tante, qui l'avait adoptée, beau-

coup plus qu'à elle-même. Et la tante lui rendait son affection au centuple. Les deux passaient des journées paisibles.

Mais le démon, qui avait déjà marqué de son sceau la vie de la pauvre Miss Blake, voulait en apposer un autre sur celle de sa nièce, sans qu'il y eût cette fois-ci un Christ pour transformer le mal en félicité. Et c'était la toute dévouée Miss Blake qui devait lui donner un coup de main.

Lisbeth devenait avec l'âge toujours plus belle, mais, si sa beauté grandissait, grandissait en même temps au milieu de sa tempe droite un grain de beauté, autrefois tout petit, maintenant aussi grand qu'un penny.

Un jour, Mrs. Capps, la voisine s'exclama :

—Vous n'y pensez pas, Miss Blake ! Il faut bien enlever cette vilaine tache ! On dirait que votre nièce est marqué du sceau du Diable ! Qui lui ferait la cour ? Qui la prendrait pour femme ? La verrue grandit et dans quelques années elle va envahir toute la tempe et, qui sait, peut-être se répandre sur la joue ! Imaginez-moi ça : une jolie joue, qu'elle a transformé en brosse ! Ça fera une belle fiancée !

—Je voudrais lui enlever la tache, bien qu'il me semble que vous exagérer, Miss Capps. Mais comment faire ?

—Rien de plus simple ! Adressez-vous au docteur Smith. Il fera disparaître la tache en moins de temps qu'il ne vous faut pour vous couper les ongles.

Miss Blake amena sa nièce chez le chirurgien de beauté du quartier spécialisé dans les cors, qu'il enlevait à la pleine satisfaction de ses clientes. A l'occasion, il enlevait aussi les verrues. Lisbeth fut remise entre ses mains. Séance tenante il lui appliqua un tampon imbibé d'une forte solution d'azotate d'argent et

se plongeait dans la lecture de son journal en attendant qu'elle brûlât la verrue.

Le docteur Smith se croyait expert en cette matière et peut-être bien qu'il l'était. Depuis combien d'années il embellissait les femmes coquettes de son quartier ! Mais voilà l'acroc. Tout à ses opérations esthétiques, il avait vieilli, sa vue s'était affaiblie. Et c'était là un fait qui normalement aurait dû l'obliger à abandonner son métier. Avec sa myopie toujours croissante, comment pouvait-il faire des opérations, qui, pour ne pas être très compliquées, ne manquaient pas, tout de même, d'être délicates ?

Mais le Dr. Smith ne l'entendait pas de cette oreille. Il continuait à faire les opérations qui exigeaient la vue perçante d'un jeune. Il se tirait d'affaire grâce à son neveu, un brave garçon, qu'il faisait venir chaque fois qu'il voulait s'assurer que la drogue avait produit son effet et qu'il fallait enlever le tampon.

Il l'appela encore cette fois-ci, mais, par malheur, le neveu était en train de se raser et avec plus de soin que d'ordinaire, car il allait au bal et devait y rencontrer une certaine jeune fille avec une dot intéressante, à qui il faisait depuis quelques semaines une cour assidue. Il finit par venir, non seulement très proprement rasé, mais encore ayant l'air d'un jeune premier grâce au noeud de cravate, qu'il a dû faire et refaire combien de fois. Il vint pour constater qu'il devait être d'un bon quart d'heure en retard.

La teinture avait brûlé non seulement la verrue au milieu de la tempe, mais elle avait coulé en bas, sur la joue. Le vieux docteur en avait mis trop et ne s'était pas avisé d'étendre la fillette, faute de table d'opération, au moins sur un lit. Lisbeth était restée tout le temps assise. Le liquide avait coulé en bas et, tout en descendant, il s'était divisé en petits jets, brûlant la peau sur son passage.

On pansa la joue, on la guérit, mais il resta de terribles cicatrices, donnant une odieuse apparence à la joue droite de l'enfant. Au moment où Serge vint à Londres, Lisbeth était une grande fille, saine et robuste, pleine de promesse comme femme. A la regarder du côté gauche, une beauté de Dante Gabiel Rossetti. Du côté droit... Ah non, on évitait de la regarder de ce côté, tant c'était horrible, tant c'était révoltant de voir cette répugnante déformation d'un visage autrement si beau !

VLADIMIV VIKENTIEV

LA VIE LITTÉRAIRE

LE DOUBLE MONDE STENDHALIEN

Mon bon maître Albert Thibaudet exposait que Stendhal est, peut-être, le seul exemple qui existe dans la littérature française d'une disproportion aussi tranchée, aussi radicale entre les deux versants de la vie littéraire : celui qui est exposé au soleil des vivants et celui qui est exposé au soleil des morts :

“Géographie précieuse, écrivait-il, ces pentes et ces expositions sont intelligibles, pleines d'enseignements, propres éminemment à faire saisir le relief et le climat du pays littéraire français, cette coexistence et cette alternance de la phrase synthétique et intuitive, d'une part, du mot analytique et critique, d'autre part, de Bossuet et de Voltaire : tout cela aussi lié au génie français que l'existence en France d'un Nord et d'un Midi”...

Dans un autre langage, — moins géographique-ment imagé-on peut dire qu'un des plaisirs de Stendhal, ce dilettante, fut de se connaître lui-même et de chercher à connaître les autres ; il se flattait de retenir tout ce qui avait trait à l'analyse psychologique (“Je ne retiens que ce qui est peinture du coeur humain”, note-t-il dans son “Journal”) ; et cet écrivain qui ne voulut être que simple et clair, subit cependant, dans ses romans, l'influence du romantisme ambiant (au moins dans les épisodes de ses intrigues). Mis à part l'individualisme un peu sans gêne de ses héros, Stendhal, par le souci d'une documentation précise et imper

sonnelle, a annoncé le réalisme de la génération suivante : Balzac, Mérimée, Taine ont été les admirateurs et les "disciples" de cet écrivain, qui eut, par la suite, ses dévots et ses fanatiques et dont la gloire est encore servie par le dévouement admirable de quelques chercheurs.

Il n'y a pas d'années où ne s'éditent en France de nombreux ouvrages se rapportant au romancier de *Le Rouge et le Noir*. Parmi les récentes manifestations, citons *les Notes Stendhaliennes* de M. Charles Bellanger (Editions du Myrte), suivies du *H.B.* (Henry Beyle) de Mérimée. L'auteur part en quête de la vérité sur l'homme, à percevoir derrière l'écrivain ; il montre comment (en "démontant" la personnalité de Stendhal) la complexité d'une âme s'accommode avec sa pureté "si elle n'en est pas justement l'indicatif dans la conscience". Le mérite de ces notes consiste à présenter "humainement" l'esprit le plus libre, "le moins embarrassé même des plus traditionnels respects, des plus respectables". Tour d'horizon fort plaisant, en vérité ; voyage autour de la chambre — ou de l'autel — de l'auteur de *La Chartreuse de Parme*, effectué en toute connaissance de cause et de documents. M. Charles Bellanger est un esprit libre qui entend conserver son sang-froid et sa lucidité. Dans le monde Stendhalien, il désire "faire le point" en échappant aux passions ambiantes, car peu de milieux sont plus travaillés en courants contraires que ceux qui ont accordé une dévotion à l'oeuvre, à la vie, au comportement d'un écrivain (qui précisément se recommandait de la passion). Il y a ce que l'on pourrait appeler un Beylisme absolu et aveugle, prêt à faire feu de toutes pièces sur tous ceux qui, de près ou de loin, ont commis ou commettent encore le crime de "lèse-Beylisme" (de Sainte-Beuve à Claudel, qui se sont permis des réserves ou de simples remarques !).

Excellent climat au demeurant puisqu'il atteste la vie et l'actualité d'un "cas exceptionnel", et que la recherche littéraire, avec Stendhal, s'est enrichie de journaux, de notes, de "posthumes", d'indications neuves et inédites. On remerciera M. Charles Bellanger d'avoir reproduit, avec des notes, le fameux *H.B.* de Mérimée : cette mince plaquette de seize pages dans laquelle l'auteur de *Colomba* voulait honorer la mémoire d'un ami mort — pièce essentielle d'un dossier, alors démunie et aujourd'hui démesurément gonflé... En définitive la tentative de M. Charles Bellanger est des plus sympathiques. Peut-être subira-t-elle l'anathème des idolâtres ; l'auteur a eu raison de nous rappeler les dimensions de l'homme, (au détriment des mesures du demi-Dieu qu'on voudrait trop souvent nous imposer); on partage son sentiment lorsqu'il écrit : "Je suis sûr que l'oeuvre de Stendhal m'approuve. Ce bon païen de Beyle n'était pas si modeste que se comparer à Dieu ; cet homme d'assez d'esprit n'était pas si fou que vouloir être vénéré comme un Dieu. Il savait mieux le prix d'une belle gloire d'homme de lettres"...

Cette intervention a fait beaucoup de bruit dans l'univers Stendhalien. La mise au point s'i posait. Elle vient à son temps et permet d'apprécier d'autant mieux, à leur juste valeur, des travaux comme ceux de M. Henri Martineau. A ces éditions critiques de l'oeuvre de l'écrivain, à cette étude monumentale et définitive consacrée il y a trois ans à l'histoire de la pensée et des livres d'Henry Beyle, à la publication plus récente des lettres de Stendhal, le savant et scrupuleux Henri Martineau ajoute un volume bien précieux et de tournure imprévue. Le titre en est discret : *Petit Dictionnaire Stendhalien*. (Le Divan, éditeur). Tous les érudits, tous les fervents de Stendhal y trouveront leur compte. L'auteur, avec modestie, après

avoir spécifié que son présent ouvrage s'adresse plus particulièrement aux lecteurs de *La Vie d'Henry Brulard* et des *Souvenirs d'égotisme*, annonce que son ambition de "compilateur" serait de pouvoir un jour augmenter ce petit *Dictionnaire* pour qu'il puisse satisfaire les curiosités éveillées par le *Journal* et les autres écrits intimes de Stendhal.

Aussi le travail actuel portant sur plus de 400 noms apporte des précisions infiniment intéressantes (relativement à Stendhal) sur une foule de personnages dont beaucoup étaient jusqu'ici hermétiques, et qui sont désormais définis, enrichissant ainsi la connaissance de ce vaste monde stendhalien. Les plus pressés iront aux noms des belles dames : la Comtesse Curéni, Mme Beugnot, Mme Daru, Mathilde Donbrowski, Mme Galice, Mélanie Guilbert..., qui évoquent les étapes amoureuses de cet amoureux de l'amour. Mais, le principal intérêt du Dictionnaire est dans les articles consacrés aux écrivains du temps, qui dans leurs rapports avec l'auteur de *Le Rouge et le Noir*, affirment des opinions fort pittoresques... C'est ainsi que Mérimée, une fois de plus, sera remis sur la sellette... Mais ceci est une autre histoire.

Ce qu'il importait de signaler à la curiosité et à l'attention, c'est la vie magnifique de ce double monde Stendhalien ; celui qu'il a évoqué dans son oeuvre et dans ses écrits ; celui que sa renommée posthume ne cesse d'élargir — et sans aucun doute, de grandir.

PIERRE DESCAVES

LA CRÉATION ARTISTIQUE

Lorsque nous prenons pour la première fois dans nos mains un livre illustré, nous commençons à le juger sur sa mine et à en regarder les images ; aussi dirons-nous d'abord que le second livre de Malraux sur la "Psychologie de l'Art" est lui-même une remarquable oeuvre d'art, qu'il est intellectuellement organisé comme une "création artistique". (1).

Nous sommes habitués à voir des livres d'art traitant d'une oeuvre ou d'une époque, ou déroulant leur programme d'illustration dans un panorama chronologique ; ici, tous les chefs-d'oeuvre exemplaires de l'humanité se donnent rendez-vous, et leurs confrontations sont si éloquents qu'elles constituent déjà une leçon ; avant toute lecture nous avons pénétré une partie de la pensée de l'auteur. Le choix et l'ordonnance de ces images paraîtraient presque suffire, libres de tout commentaire, à dégager une psychologie de l'art exprimée par analogies et par rythmes. Pourquoi telle tête de Bodhisattva est-elle si proche à la fois de la Grèce et de Reims ? Le visage du Christ dont les mosaïques revêtent les églises byzantines n'est-il pas une préfiguration schématique du Christ des cathédrales françaises ? Et tel détail d'une toile de Vélasquez — un petit vase de fleurs — n'est-ce pas un tableau de Manet ?

(1) *La création artistique*. Ed. Skira, Paris.

Ce ne sont pas là des effets de surprise ou des jeux de l'esprit. On peut y trouver réponse aux questions les plus précises et les plus anxieuses sur les problèmes de la condition et de la destinée humaines. Tous ces exemples si divers sont reliés entre eux par une même irradiation de noblesse qui, pour employer un mot dont on abuse mais qui chez Malraux revêt tout son sens, est l'expression même du sacré. Et l'on ne peut guère imaginer d'homme digne de ce nom, qui ne puisse être saisi par cet air de grandeur et de dignité dont chaque page nous offre le témoignage.

Malraux, qui a une formation d'archéologue et de prospecteur, domine de très haut l'histoire de l'art. Il en juge les événements avec une pénétration qui lui en fait discerner les particularités tout en restant à une altitude qui lui permet de les juger dans leurs rapports, leurs filiations, leur portée éternelle et universelle. Aussi le problème de l'homme, de l'homme animal-religieux et animal-artiste, est-il posé avec plus d'intensité et de profondeur qu'aucun historien d'art ne l'avait fait jusqu'ici.

C'est une "nécessité pour l'homme de s'ordonner en fonction de ce qu'il reconnaît pour sa part divine". L'explication fondamentale de l'acte de création et de volonté de l'artiste, c'est de perpétuer cette "part divine" pour l'éternité. La vie et l'évolution des formes sont moins étudiées selon leur valeur esthétique qu'à la lumière du rôle de l'artiste dans la société et de sa participation à la culture de son temps. Nous retrouverons d'un bout à l'autre une idée-maîtresse : il n'y a pas plus de difficultés techniques, pour le sculpteur ou pour le peintre, à donner une représentation irréaliste des formes naturelles qu'à les imiter : c'est donc par volonté et délibérément que l'artiste métamorphose ou déforme. Chaque fois que nous les voyons paraître, les styles du sacré se refusent à l'imitation servile, ils substituent à

l'image réelle et sensuelle de la vie une représentation qui la transcende.

Ce survol de l'histoire de l'art, cette intrusion dans le "musée-imaginaire" d'oeuvres qui s'échelonnent sur des millénaires, tendent à réduire fort sensiblement l'importance que l'on attachait à l'art de ces quelques siècles méditerranéens qui porte la marque de la Renaissance classique. Sans doute, l'auteur, par souci de réaction, minimise-t-il de façon abusive cette période, (où l'art n'avait pas l'imitation pour but essentiel). Devons-nous croire à la fatalité d'un rythme "primitivisme-clacissisme-baroquisme-régression primitivisme" ?

La richesse de l'ouvrage de Malraux est telle que chaque paragraphe contient des éléments d'excitation d'esprit et d'exaltation. Le résumer serait l'anéantir. L'écriture en est musclée, concentrée, elliptique, violente, dédaigneuse des transitions. Entre tant de pages remarquables, on voudrait au moins signaler celles où l'auteur de *La Voie royale* nous parle de l'art du bouddhisme, de son immobilité, de sa sérénité méditative et du "solitaire sourire des hommes du silence". Les prestiges de la langue ne viennent jamais sous sa plume pour obtenir un effet mais pour nous faire pénétrer plus avant dans sa pensée. Ainsi, pour nous décrire cette étonnante hésitation entre l'homme et Dieu qui a marqué l'origine du style byzantin, comme celle du style roman : "L'homme dévalorisé, pourquoi continuer à le figurer ? Les victoires debout à la proue des navires, leur sens perdu, deviendront des archanges au fond des basiliques-catacombes enfin triomphantes."

Cette langue magnifique et ramassée est une nourriture qui contraste heureusement avec le verbalisme dont l'art est si souvent le prétexte.

Ce n'est pas non plus à René Huyghe que l'on pourra reprocher de parler pour ne rien dire. Moins dépouillée que celle de Malraux et plus chargé d'effusion lyrique, sa prose reflète une sensibilité intellectualisée et une imagination créatrice d'une acuité extrêmement vive. Son livre pourrait aussi porter en sous-titre : "psychologie de l'art"; mais il ne s'agit par cette fois de survoler tous les temps et toutes les civilisations. Ces analyses pertinentes et de portée universelle s'appuient sur une trentaine de tableaux de Vermeer de Delft. En analysant "la poétique de Vermeer", le conservateur des peintures du Musée du Louvre aborde avec la subtilité et la passion qui lui sont coutumières les problèmes spirituels les plus aigus de la création artistique. (1)

La peinture du Nord, à deux siècles de distance, nous a donné Van Eyck et Vermeer qui représentent un miraculeux "équilibre entre la véracité optique et la construction mentale". Cette sorte de fascination exercée sur nous par Vermeer est provoquée en grande partie par une magie et une poésie du réel et de sa reproduction. En quelques maîtresses-pages l'auteur nous décrit les joies de l'homme occidental à appréhender le monde intellectuel et sensible, et, par l'art, c'est-à-dire par un ordre imposé, à en capter les apparences pour les dominer. En ce sens, Vermeer n'est-il pas "un des couronnements de l'art contemporain ?".

Perle, cube de verre, miroir bombé, les imgs qui nous sont suggérées par René Bughe pour nous faire pénétrer plus avant dans la connaissance du microcosme vermeerien nous expliquent, par la séduction même des analogies, les mystérieux pouvoirs exercés sur nous par ces peintures où s'unissent le sens du fugitif et le sens de la perfection, solidaire de l'éternité.

(1) *Vermeer de Delft* — Ed. Pierre Tisné, Paris. (Le livre est précédé d'une importante et savante introduction par A.B. de Vries.)

Pourquoi trouvons-nous chez nos contemporains, quels que soient leurs goûts ou leurs tendances, cette même dilection en faveur de Vermeer ? Pourquoi reçoit-il les suffrages des meilleurs esprits de notre temps ?

Cette oeuvre paraît fondre des inconciliables. "Vermeer insinue le parfait et l'éternel sous les dehors les plus fidèles de l'accidentel et du passager ; il sait se saisir de l'instant, et, par des passes lentes et calmes, l'endormir dans sa contemplation".

Ce double aspect de Vermeer, qui le place si haut dans notre esprit et dans notre coeur, René Huyghe l'évoque en deux chapitres intitulés : *De l'intelligence* et *De l'âme*. L'intelligence apparaît avec ses rigueurs et ses constantes dans l'organisation architecturale du tableau et l'inflexible précision de ses substructures. L'âme, c'est elle qui nous procure cette émotion délectable qui nous pousse vers des rivages enchantés de mirages et d'images de rêve, vers un monde de mélodies et d'harmonies. Les intenses délices que nous donne le fameux accord bleu pâle-jaune citron, par exemple, ne proviennent-elles pas d'un accord préalable entre la paix céleste du coeur et l'intelligence éclairée par la lumière solaire de la sagesse ?

BERNARD CHAMPIGNEULLE

LES EXPOSITIONS

UNE EXPOSITION DE LIVRES ILLUSTRÉS

Autant les expositions de peinture sont nombreuses à Paris, autant est rare la réunion de beaux ensembles de gravures et, à plus forte raison, d'illustrations de livres. Et pourtant en aucun siècle peut-être, la gravure originale n'a tenu, en face de la peinture ou du dessin, une aussi grande place qu'aujourd'hui. Notre époque restera sans doute l'une de celles où la belle édition illustrée, associant la technique et l'esthétique typographiques à l'art de la gravure sur cuivre, sur pierre ou sur bois, aura fait du livre une oeuvre d'art complexe et harmonieuse. Les grands livres français du XXe siècle égalent la perfection technique des plus beaux ouvrages du XVIIIe et témoignent en même temps d'une aspiration artistique singulièrement plus audacieuse.

C'est ainsi que l'exposition de livres illustrés que vient d'organiser la *Société de la jeune gravure contemporaine* (1) met fort heureusement en relief une forme de l'art français moderne trop souvent réservée aux seuls collectionneurs et bibliophiles. Car, par un singulier paradoxe, la peinture ou la sculpture originale, unique par définition, devient souvent une oeuvre plus accessible au public que les cent cinquante ou deux cents exemplaires d'un livre rare.

(1) Exposition de livres illustrés par les Membres de la *Jeune Gravure contemporaine*, inaugurée, le 15 décembre 1948, par M. Julien Cain, administrateur général de la Bibliothèque Nationale.

Aucune esthétique commune, aucune discipline d'école ou de groupe ne vient entraver l'expression individuelle de chacun des graveurs que nous voyons groupés en cette exposition. Entre l'art prudent, sensible certes mais un peu étroit, des lithographies de Lotiren ou des cuivres de Bersier, les évocations d'un monde d'hallucination et de cauchemar des gravures de Goerg pour le *Fleurs du Mal*, la violence d'inspiration "expressionniste" d'Yves Alix, et les arabesques sinueuses d'un artiste "non-figuratif" comme Singier, on ne saurait définir aucun esprit artistique commun ; les tendances les plus opposées de l'art moderne sont ici transposées sur le cuivre ou la pierre.

Et pourtant, de cet ensemble si divers, quelques grands livres se dégagent, qui témoignent d'une aspiration commune en dépit de la diversité des styles et des inspirations. Entre autres, l'illustration par Roger Vieillard du *Discours de la Méthode* de Descartes, qui est sans doute une des réussites les plus paradoxales de l'édition de luxe française dans ces dernières années. Le *Discours* ne posait pas seulement les principes d'une doctrine, il retraçait aussi un itinéraire intellectuel où le jeu de l'imagination se déploie parallèlement à l'enchaînement rationnel. Les quinze burins de Vieillard suivent les grandes étapes du texte de Descartes : on retrouve notamment, écrasé par une sorte de tunnel ou de grotte, "l'homme qui marche seul dans les ténèbres"; puis, c'est "l'homme avec son double", un être idéal dont la silhouette, esquissée par un simple trait de burin, commente le "voyant que je pouvais feindre que je n'avais aucun corps"; enfin une interprétation presque surréaliste de la cosmologie cartésienne.

A côté de ce commentaire graphique, aussi savoureux qu'inattendu, *La fuite en Egypte*, de Jules Supervielle, éditée ou illustrée de pointes sèches par Pierre Cuastalla, est un exemple achevé d'une interprétation

parallèle au texte, où l'artiste s'exprime librement lui-même sans chercher à s'effacer derrière l'auteur, et réalise pourtant une oeuvre homogène, parce qu'il a lui-même organisé l'architecture typographique de son livre, gravant ses planches en fonction d'un ensemble où elles prennent leur signification : l'équilibre et l'alternance du texte et des illustrations imposent un rythme et une sorte de vie au récit.

Gustave Singier, en gravant lui-même le texte des *Quatrains* de Bourniquel qu'il voulait illustrer, est allé plus loin encore dans ce sens, puisque sa création devient typographique en même temps que graphique.

*
* *

Une nouvelle conception du livre tend ainsi à se dégager chez quelques uns de ces graveurs : l'artiste reste libre vis-à-vis de la lettre et même de l'esprit de son texte, il se refuse à toute illustration anecdotique ; bien plus il ne cherche pas à traduire graphiquement, mais à interpréter sans rien aliéner de sa personnalité. C'est dans la conception et l'organisation du corps du livre, où il collabore étroitement avec son éditeur, devient parfois son propre éditeur, que se retrouve l'unité de l'ouvrage. Devant certaines éditions d'Ambroise Vellard, on voyait trop clairement que le graveur s'était borné à livrer une série d'estampes qui s'inséraient tant bien que mal dans un volume pour lequel elles n'avaient pas été conçues. Il est certain que c'est au contraire en associant le plus étroitement possible l'oeuvre gravée et l'oeuvre imprimée que le beau livre aura son unité, c'est-à-dire, en fin de compte, la raison d'être. Cette tendance ne s'était pas encore exprimée

avec autant de force que dans plusieurs livres récents de *La Jeune Gravure*, où l'artiste est devenu le responsable du livre tout entier. C'est sans doute dans une telle perspective que se renouvellera l'esprit de la belle édition française.

JEAN-LOUIS BRUCH

**QUELQUES RECENTS TRAVAUX
DE MUSICOLOGIE**

Deux ouvrages viennent de paraître qui honorent grandement la musicologie française : un *Antonio Vivaldi*, dû à M. Marc Pincherle (1) et un *Gluck*, dû à M. J. G. Prod'homme (2). Longuement préparées, mûrement réfléchies, ces deux études renouvellent les sujets traités, et, en dépit de la solidité et de l'abondance de la documentation sur laquelle elles reposent, elles sont l'une et l'autre d'une lecture attrayante, même pour un public nullement spécialisé.

M. Pincherle avait commencé de recueillir des notes et déjà même de rédiger une première version de son *Vivaldi* avant la guerre de 1914. Il en voulait faire un sujet de thèse de doctorat ès-lettres et la Sorbonne l'avait accepté. Un obus, dès les premiers mois des hostilités, pulvérisa ses dossiers et anéantit son manuscrit. D'autres, moins tenaces, se seraient peut-être découragés. M. Pincherle s'arma de patience, et, la paix revenue, rendu à la vie civile, il se remit au travail. Un voyage en Italie lui fit découvrir de nouvelles sources d'information. De découvertes en découvertes, son sujet s'élargit, et bientôt même il lui fallut le limiter. Les deux volumes qu'il nous donne aujourd'hui le bornent à la musique instrumentale, laissant de côté — mais on souhaite que ce ne soit là qu'un abandon provisoire

(1) Librairie Floury.

(2) Éditions S.E.F.I.

re — la production vocale et dramatique du maître italien. Le premier volume, orné de nombreuses illustrations, portraits, fac-similés d'autographes, est consacré à la biographie et à l'étude des oeuvres ; le second est tout entier fait de l'inventaire thématique de l'oeuvre instrumentale de Vivaldi, imprimée et manuscrite : forêt touffue méthodiquement explorée par M. Pincherle, qui mentionne également toutes les transcriptions modernes de ces ouvrages.

Chemin faisant, l'auteur a découvert quelques supercheries singulières : intrigué par la forme inattendue d'un concerto dont le second mouvement, de caractère élégiaque, lui rappelait une sonate de Locatelli, il se mit en tête de retrouver à tout prix le manuscrit original de ce morceau, que Kreisler jouait dans ses récitals, et dont ce virtuose, pressé de toute part, finit par s'avouer l'auteur... Mystification anodine, en somme, quand on la compare à certains maquillages appuyés de documents tronqués, et qui ne sont point si rares dans le domaine de la musicologie.

Quelques anecdotes égayaient de ci de là la sévérité de cette étude. Le "prete rosso" (Vivaldi fut ordonné prêtre, et sa chevelure du plus beau roux lui valut ce surnom) passait pour avoir été interdit parce que, célébrant la messe, il aurait interrompu l'office divin pour noter un thème de fugue qui hantait son esprit. Ce n'est là qu'une légende dont M. Pincherle fait justice. De santé médiocre, souffrant de crises nerveuses, Vivaldi fut en réalité dispensé de dire sa messe par l'autorité ecclésiastique et n'encourut jamais les foudres de ses supérieurs, quoi qu'en aient dit des calomnieux.

Ce que l'on aime encore dans ce livre si consciencieux, c'est que l'auteur a su ressusciter autour du musicien la société de son temps, cette Venise de la fin du XVIIème siècle et du commencement du XVIIIème.

*
* *

Avec le *Gluck* de M. J.-G. Prod'homme, c'est une promenade à travers l'Europe du XVIIIème siècle que nous accomplissons ; promenade fort instructive et attrayante, car elle nous fait rencontrer maints personnages illustres ou curieux, pénétrer en des lieux infiniment variés. Car le destin de l'homme que Marmontel appelait "le jongleur de Bohême" est bien l'un des plus singuliers qui soient, et M. Prod'homme a su éclairer les points demeurés jusqu'ici obscurs de sa biographie.

On a répété beaucoup d'erreurs chaque fois que l'on s'est occupé de Gluck, notamment à propos de ses origines. Toute l'enfance et la jeunesse du maître demeureraient jusqu'ici mal connues. M. Prod'homme les éclaire d'un jour nouveau grâce aux travaux les plus récents des musicologues allemands, aussi bien que grâce à ses propres découvertes. On suit avec lui Gluck dans sa course vers la gloire, une course mouvementée, pleine d'épisodes romanesques, et qui sont pourtant de l'histoire. L'importance des premiers ouvrages de Gluck, notamment des ballets comme *Il convitato di pietra* (Don Juan) qui fut représenté à Vienne en 1761, des opéras-comiques français, comme *La Fausse esclave*, joué en 1758, et que suivirent à peu de distance *l'Isle de Merlin*, *L'Arbre enchanté*, *Cythère assiégée*, *Le Diable à quatre*, *L'Ivrogne corrigé*, *Le Cadi dupé*, précédant immédiatement *Orfeo ed Euridice*, joué à Vienne le 5 Octobre 1762, n'avait jamais été signalée avec la précision qu'apporte M. Prod'homme. Il montre en Gluck un des créateurs du genre où il témoigne, sinon de plus d'esprit, du moins de plus de musicalité que la plupart de ses contemporains français. De nombreuses citations et analyses des chefs-d'oeuvre de cette période en apportent la preuve qu'on ne s'était guère avisé de chercher jusqu'ici.

L'auteur a exploré fructueusement les écrits, mémoires et correspondances des contemporains, et les extraits qu'il en publie contribuent à donner à son livre beaucoup de vie, en nous plongeant, pour ainsi dire, dans l'atmosphère même d'un temps qui fut celui de Marie-Thérèse et de Marie-Antoinette. Vienne et Paris, avec leurs intrigues, leurs passions, revivent en ces pages où la science de l'auteur, sa connaissance profonde des oeuvres et des hommes s'affirment chaque instant sans la moindre pédanterie, et font de son livre infiniment documenté une lecture des plus divertissantes.

L'évolution de la Musique de Ballet

L'engouement du public pour les ballets reste un des faits les plus certains, et sans doute par cela même, les plus importants pour tous ceux qui s'intéressent à la musique contemporaine : alors que le nombre des ouvrages lyriques ne cesse de décroître, que les nouveautés représentées sur nos scènes se raréfient au point que l'Opéra n'en a pu monter une seule au cours des deux saisons dernières, que l'Opéra-Comique n'en a donné que deux, les ballets nouveaux se comptent par dizaines. En ce domaine aussi, la production est fonction de la demande, et les compositeurs se tournent d'autant plus volontiers vers les oeuvres chorégraphiques qu'ils sont mieux assurés de les voir jouer. Mais en même temps, certaines tendances se manifestent dans cette production et il semble opportun de les définir.

Une constatation s'impose tout d'abord : que des ballets comme *Giselle* se maintiennent au répertoire depuis un siècle et conservent la faveur, qu'ils voient même grandir leur succès à Paris comme à Londres ou

à New-York, que chaque troupe dansante les emporte avec elle, et que la fréquence de leurs représentations n'en tarisse pas le succès, cela peut sembler extraordinaire, si l'on veut bien se souvenir que tous les musiciens regardent la partition d'Adolphe Adam comme assez médiocre. Serait-ce donc la chorégraphie seule qui lui vaut de demeurer ? Sans doute cette chorégraphie est un chef-d'oeuvre; mais elle ne l'eût pas été si la musique ne lui avait fourni qu'un support inconsistant, si la variété des rythmes, leur caractère "dansant" n'avait permis à Petipa de varier lui-même ses inventions et ses enchaînements. Certes, bien des motifs d'Adolphe Adam sont d'une banalité qui atteint même parfois la vulgarité ; certes, l'harmonisation est-elle aussi banale et l'orchestration sans relief. Mais en dépit de ses défauts, la musique de *Giselle* se sauve par son caractère expressif. Il en est de même de certaines partitions de Tchaïkovski, où des pages vraiment réussies côtoient d'autres épisodes n'offrant rien qui vaille — du moins pour le musicien, — mais où chaque mesure paraît bien avoir été conçue en vue de la danse. Rien de plus inégal que *Le Lac des Cygnes*, par exemple, que la troupe des Sadler's Wells donnait récemment à Paris : le second acte qui est au répertoire de l'Opéra, est le meilleur, de beaucoup, avec le quatrième ; le reste, musicalement, est faible ; et cependant on passe sur ces défauts et l'attention se maintient en éveil durant toute la soirée, parce que la partition a permis au chorégraphe de renouveler constamment ses pas.

Il fut un temps, qui n'est pas loin, où l'on s'avisait de "danser" n'importe quelle musique, où l'on improvisait des scénarios de ballets sur les morceaux les moins faits en apparence pour cet objet. On a dansé sur du Bach, du Beethoven ; musique profane et musique sacrée ont été transportées du concert et même de l'église au théâtre. Prenant prétexte de ce que Wagner

avait dit de la *Septième Symphonie*, qu'elle était "l'apothéose de la danse", on en a fait un ballet ; des concertos de piano ont servi de même, et tout récemment encore nous voyions les *Variations symphoniques* de Franck interprétées chorégraphiquement par une troupe anglaise, aussi bien que la *Dante Sonata (Après une lecture de Dante)* de Liszt. Je laisse de côté la question toujours discutée du droit que peut avoir un adaptateur de s'emparer d'un ouvrage pour le détourner des fins précises voulues par l'auteur. Il va sans dire que ce point ne peut être négligé, mais ce n'est pas le lieu de l'examiner ici. Une autre question, toute voisine, se pose également, et qui est celle du respect que l'on doit aux oeuvres elles-mêmes, sinon à la volonté de leurs auteurs. On répond tout d'abord que la qualité de l'exécution musicale étant assurée (et cela va sans dire) dans des conditions aussi parfaites qu'au concert, il ne peut y avoir de "sacrilège" à superposer, en quelque sorte, la vision de belles attitudes, de groupes évoluant harmonieusement, à l'audition d'une belle musique. Cette opinion est défendable dans un grand nombre de cas : affaire de tact, et il ne peut y avoir en cette matière de principes rigides, absolus. Il est certain d'autre part que nous avons vu nombre d'ouvrages paraître à la fois au théâtre sous forme de ballets et au concert comme poèmes symphoniques ou suites d'orchestre. Les frontières sont tellement incertaines que beaucoup de compositeurs en ont facilité eux-mêmes le passage aux chorégraphes.

Il est aussi des partitions qui, commandées à un musicien par une compagnie de ballets, ont été écrites sans que le musicien se soucie autant qu'il aurait fallu de ce qu'exige la danse. Nul ne conteste que *Daphnis et Chloé* soit un chef-d'oeuvre ; mais Ravel y a rendu la tâche de Fokine, son chorégraphe, si difficile que, si la partition est une admirable réussite, le ballet, excel-

lent en bien des parties, n'est pas exempt de défauts graves, parce que Ravel a dédaigné de se plier aux lois du genre et a pensé bien davantage en symphoniste qu'en musicien de ballet. Et combien d'autres exemples pourrait-on citer encore ?

Ravel, dans *Daphnis*, avait mêlé les voix humaines à l'orchestre, et les chœurs tiennent une place importante dans la partition de *Daphnis*. Mais ils ne chantent point des paroles, leur intervention est purement musicale, et ce sont de simples vocalises sur la voyelle *a* que le musicien leur confie. D'autres ont joint au scénario du ballet un commentaire chanté, comme Darius Milhaud dans *Salade* ; ou encore, comme Florent Schmitt, dans *Oriane et le Prince d'Amour*, ont inclus dans l'action chorégraphique une scène chantée. Les tentatives, souvent heureuses, de renouveler le genre, se heurtent cependant aux difficultés matérielles d'exécution : une troupe de ballets ne possède pas toujours, sauf quand elle dépend d'un théâtre lyrique, chœurs et artistes du chant, et l'adjonction de parties vocales à la musique de ballet en restreint singulièrement la diffusion.

Ce que l'on peut constater actuellement, c'est, en tout cas, un souci chez les compositeurs de revenir aux formes qui ont fait le succès des ouvrages de Delibes, c'est de construire leurs partitions, sans rien concéder à la facilité, cela va sans dire, en vue de la danse, c'est d'écrire une musique nettement rythmée, sans changements de mesure trop fréquents, et autant que faire se peut, de forme "carrée". Tant il est vrai que, en art comme partout, nécessité fait loi.

RENÉ DUMESNIL

ABONNEZ-VOUS

LA REVUE DU CAIRE !

FONDÉE EN 1938

- ◆ Le seul mensuel de langue française en Egypte et au Moyen-Orient consacré à la littérature et à l'histoire.
- ◆ LA REVUE DU CAIRE a publié en livraisons LE LIVRE DES JOURS de Taha Hussein, LE JOURNAL D'UN SUBSTITUT DE CAMPAGNE de Tewfik El Hakim, LA FILLE DU DIABLE de Mahmoud Teymour, L'ATHÈNES DE PERICLÈS ET LES DESTINÉES DE LA GRÈCE de Pierre Jouguet, LE THÉÂTRE EGYPTIEN de l'Abbé Etienne Drioton, etc. etc...
- ◆ Les meilleurs écrivains et savants d'Egypte collaborent régulièrement à LA REVUE DU CAIRE.
- ◆ LA REVUE DU CAIRE s'est assurée la coopération des principaux chroniqueurs parisiens et d'importants écrivains et savants de France.

Contribuez à l'Œuvre de LA REVUE DU CAIRE en vous y abonnant et en abonnant vos amis.

“AL-CHARK”

SOCIÉTÉ ANONYME EGYPTIENNE D'ASSURANCES

ASSURANCES-VIE en cours au 31 décembre 1948

L.E. 6.200.000

Total des ése ves

L.E. 1 .145 000

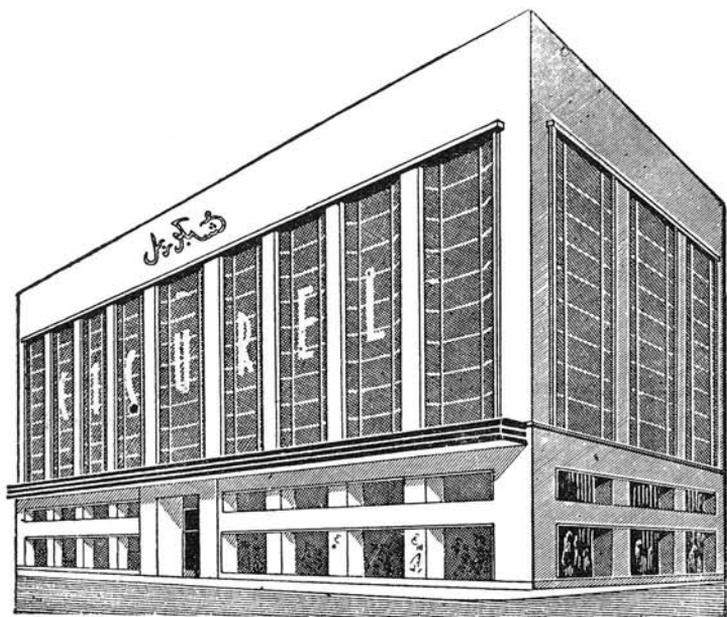
TOUTES ASSU CES

VIE — ACCIDENTS — INCENDIE

AUTOS — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES

Quiétude et Sécurité par les Polices

“AL CHARK”



Grands Magasins

Cicurel

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Egypte

R.C.C. 26426

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Siège Social : Paris — 14, Rue Bergère

AGENCE EN EGYPTE

ALEXANDRIE
R. C. 255

LE CAIRE
R. C. 360

PORT-SAID
R.C. Canal II



TOUTES OPERATIONS DE BANQUE
Ouvertures de Crédit Documentaires



AGENCES EN FRANCE
EN GRANDE-BRETAGNE — EN BELGIQUE
AUX INDES ANGLAISES — EN AUSTRALIE
A MADAGASCAR — EN TUNISIE



Filiale à New-York
THE FRENCH AMERICAN
BANKING CORPORATION
31, Nassau Street

ÉDITIONS DE *LA REVUE DU CAIRE*

BIR HAKIM

Volumes in-8°

PIERRE JOUGUET

L'ATHÈNES DE PÉRICLÈS ET LES DESTINÉES DE LA GRÈCE

RÉVOLUTION DANS LA DÉFAITE

ÉTIENNE DRIOTON

LE THÉÂTRE ÉGYPTIEN

GASTON WIET

POSITIONS

DEUX MÉMOIRES INÉDITS SUR L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE

BERNARD DES ESSARDS

LA TOSCANE ET L'UNITÉ ITALIENNE

ALEXANDRE PAPADOPOULO

UN PHILOSOPHE ENTRE DEUX DÉFAITES

LA VÉRITÉ SUR LA RELIGION EN U. R. S. S.

Capitaine BOUCHARD

JOURNAL HISTORIQUE : LA CHUTE D'EL-ARICH

(décembre 1799)

VLADIMIR VIKENTIEV

CHRONIQUE D'UNE VIE

Volumes in-16°

TAHA HUSSEIN

LE LIVRE DES JOURS (*roman*)

TEWFIK EL HAKIM

JOURNAL D'UN SUBSTITUT DE CAMPAGNE (*roman*)

LA CAVERNE DES SONGES (*roman*)

GEORGES DUMANI

LA PAIX DU SOIR (*roman*) VUES SUR LA GUERRE

MAHMOUD TEYMOUR

LA FILLE DU DIABLE (*contes*)

CAPITAINE G. . .

UN TÉMOIGNAGE

GASTON BERTHEY

UNE VIE A TATONS (*roman*)

LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P.T. 100;
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET
(5, Rue Adel Abou Bakr—Zamalek—Le Caire), pour
tout ce qui concerne la rédaction, et à M. ALEXAN-
DRE PAPADOPOULO (3, Rue Nemr — tél. 42504 — Le
Caire), pour tout ce qui concerne l'administration.

LE NUMERO : 12 PIASTRES.

N.B. — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours
de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.